

# L'HOMME AU MANTEAU BLEU

DRAME-VAUDEVILLE EN TROIS ACTES,

PAR M. LAMBERT-THIBOUST,

Airs nouveaux de M. Bazille, Musique arrangée par M. Kriemel.

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE DES DÉLASSEMENTS-COMIQUES,  
LE 24 AVRIL 1850.

PERSONNAGES	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
LE DOCTEUR BERNARD.....	MM. RENAUD.	LOUISE MOREL.....	M <sup>lles</sup> MATHILDE.
FRÉDÉRIC DE FERRIÈRE....	FRANK.	CAUSETTE.....	ALPHONSINE.
SOSTHÈNE DUMOLARD.....	MIKEL.	CLIQUET.....	ADELE.
ÉTIENNE DURAND.....	NEUVILLE.	SIMONNE ..	CÉCILE.
CHARLEMAGNE.....	MARVILLE.	FOEDORA.....	VALÉRIE.
PINGOT.....	FÉLICIEN.	VIRGINIE.....	E. GOIDSEY.
MANITOU.....	GUILLAUME.	JENNY.....	JEANNE.
ROSSIGNOL.....	ALFRED.	JULIETTE.....	CAROLINE.
LAFFUT.....	FREVILLE.	MIMI.....	A. PERRIN.
PINCEMAILLE.....	ROCH.	UN GARÇON.....	JOSEPH.

La mise en scène est prise de la gauche du spectateur.

## ACTE PREMIER.

Le Chat nu, à Belleville. — A gauche de l'acteur, le restaurant. — Au-dessus de la porte, un chat grossièrement dessiné, et ces mots au dessous : *Au chat nu. Ici on boite et mange.* — A droite, premier plan, un pavillon. — Au fond, grande porte. — Ça et là, petits bosquets.

### SCÈNE PREMIÈRE.

LES OUVRIERS dans le restaurant.

A la santé des mariés !

CHARLEMAGNE. Vive Etienne !

TOUS. Vive Etienne !

LA VOIX DE CHARLEMAGNE, chantant sans accompagnement d'orchestre.

Air : *La Riffa, fla, fla.*

Qui qu'est bon compagnon,

Qui travaille en luron,

D' l'hymen subit la loi

Et mange du veau froid ?

C'est les ouvriers !

tous, en dehors.

C'est les ouvriers.

Le refrain est chanté avec accompagnement de coupleaux sur les verres, puis rire général.

FRÉDÉRIC, entrant par le fond, très-agité.  
C'est ici, c'est bien ici ! (*Un garçon passe.*)

LES OUVRIERS en dehors. Garçon ! du vin !

LE GARÇON. Voilà ! voilà !

FRÉDÉRIC. Garçon ! (*Le garçon s'arrête.*)

Le Chat nu, c'est ici, n'est-il pas vrai ?

LE GARÇON. Dam ! l'enseigne vous crève les yeux !... voyez... le Chat nu. Ici on boite et mange... Monsieur désire-t-il un civet de lapin ?... on en tient toujours.

FRÉDÉRIC. Non, merci ! — Et c'est ici que se fait le repas de nocce d'Etienne Durand et de Louise Morel ?

LE GARÇON. Oui, monsieur ; voulez-vous entrer ?

FRÉDÉRIC, vivement. Non, tu m'apporteras dans ce pavillon une bouteille de bordeaux et des cigares... Silence !... Tiens !...

LE GARÇON. Un louis, et la monnaie pour moi ?

FRÉDÉRIC. Oui, parbleu !

LES OUVRIERS en dehors. Garçon ! du vin ! du vin !

LE GARÇON. On y va !... on y va !... (*Il rentre.*)

FRÉDÉRIC seul. Louise mariée !... avec un Etienne Durand !... Oh ! vous vous êtes moquée de moi, madame... mais patience... car la jeune fille m'a écrit et ses lettres me vengeront de l'épouse.

### SCÈNE II.

FRÉDÉRIC, SOSTHÈNE DUMOLARD, mise recherchée et excentrique de lion.

SOSTHÈNE paraissant. Enfin, te voilà !

FRÉDÉRIC. Sosthène !

SOSTHÈNE. Oui... Sosthène Dumolard, ton meilleur ami !... Ah ça, me diras-tu, très-cher, dans quel but tu m'as fait grimper les hauteurs de Belleville ? J'ai les mollets sans connaissance... est-ce pour me faire manger du chat ? Je veux bien, toutes les folies me vont, à moi ! Manger du chat, c'est drôle,

c'est lion, c'est viveur... c'est atrocement beau  
(*Criant.*) Garçon! un chat pour deux!... ou  
deux chats pour un... au choix,

FRÉDÉRIC *se levant.* Silence, malheureux!  
SOSTHÈNE. Hein?

FRÉDÉRIC. Tiens!... regarde par cette porte  
entr'ouverte.

SOSTHÈNE. C'est une noce!... la mariée  
est gentille!... je vais lui prendre sa jarre-  
tière!

FRÉDÉRIC, *à part.* L'imbécile!

SOSTHÈNE. Hé! parbleu!... c'est la noce  
dont me parlait Causette... tu sais, la petite  
Causette... cette friponne qui me coûte si  
cher... Tiens! la voilà!... elle mange!... je  
l'ai reconnue à son coup de fourchette...  
Quelle femme, mon ami!... quel appétit!...  
elle engloutirait trois diners à 32 sous, et si  
elle osait, elle demanderait le garçon comme  
plat de supplément!

FRÉDÉRIC. Veux-tu m'écouter?

SOSTHÈNE. Elle aura une indigestion.

LA VOIX DE CAUSETTE *en dehors.* Garçon,  
de l'eau de seltz.

SOSTHÈNE, *riant.* L'entends-tu?... c'est  
ravissant, les femmes... mais c'est d'un  
cher... ça mange et ça ne va jamais à pied...  
Mais pardon... revenons à toi... tu disais?...

FRÉDÉRIC. Je suis amoureux!

SOSTHÈNE. Toi? c'est bête!

FRÉDÉRIC. Je suis amoureux de cette  
femme que tu vois!

SOSTHÈNE. Amoureux de la mariée!...  
satané farceur, va!... C'est drôle, c'est lion...  
c'est étourdissant de chic!... mais tu prends  
mal ton temps... Elle a dit *oui* ce matin à  
M. le maire... et il est à présumer que cette  
nuit elle ne dira pas *non* à monsieur son  
mari!... C'est drôle de se marier... ça a du  
chic!... faudra que je me marie, moi... ça  
vous fait toujours passer une heure ou deux.

FRÉDÉRIC. J'aime cette femme, Sosthène!...  
jadis elle m'a écrit... elle m'aimait!... et je  
l'enlève dans deux heures...

SOSTHÈNE. Bah!... pas possible!... mais  
réfléchis donc...

FRÉDÉRIC. Réfléchir!...

SOSTHÈNE. Enlever une femme le jour de  
son mariage... c'est très-léger!

FRÉDÉRIC. Mon amour-propre est mis en  
jeu!... Il faut que cette femme soit à moi...  
son père, le bijoutier Morel, était mon four-  
nisseur.

SOSTHÈNE. Tu lui dois même de l'argent!

FRÉDÉRIC. Il est mort!...

SOSTHÈNE. Ah! alors... tu ne lui dois plus  
rien du tout.

FRÉDÉRIC. J'ai vu Louise; je lui ai écrit,  
elle m'a répondu... elle a mon portrait, j'ai  
le sien... amour, du reste, parfaitement inno-  
cent. Puis elle cessa de me parler... ne ré-

pondit pas à mes lettres... et j'appris il y a  
deux jours son mariage!... voilà pourquoi,  
mon cher Sosthène, je suis à Belleville, au  
Chat nu; voilà pourquoi tu m'y as accom-  
pagné... car je compte sur toi pour l'enlè-  
vement!

SOSTHÈNE. Bien obligé! Tu as compté sans  
Sosthène Dumolard, ton ami ici présent!  
Que diable! tu penses à des amours, à faire  
des romans au Chat nu!... Et cette lettre de  
change! cette prise de corps!

FRÉDÉRIC. Six mille francs! pardieu! je  
n'ai pas cette somme!

SOSTHÈNE. Et ton père?

FRÉDÉRIC. Mon père est un original... qui  
refuse de payer mes dettes!

SOSTHÈNE. Si j'avais un père dans ce goût  
là, je lui donnerais ma malédiction... et je le  
désérèterais! Et dire que je suis sans le sou!...  
Causette me ruine... J'ai vendu un cheval  
anglais pur sang avant-hier, bientôt je sup-  
prime ma daumonte... Sans cela, très-cher...  
tu sais... je suis ton meilleur ami... un vi-  
veur, un chenapan comme toi!... un rien du  
tout comme...

FRÉDÉRIC, *lui serrant la main.* Merci.

SOSTHÈNE. N'y a pas de quoi!... à ton ser-  
vice!... ce diable d'argent... ça file! ça file!...

LE GARÇON, *rentrant dans le pavillon.* Le  
bordeaux et les cigares demandés!

FRÉDÉRIC. Bien!... Adieu, Sosthène...  
dans une heure ici; tout est préparé!... Je  
vais écrire un mot à Louise... adieu! adieu!  
(*À part.*) Louise, vous m'avez raillé!... la  
guerre, soit! à nous deux, M<sup>me</sup> Etienne Du-  
rand! (*Il rentre dans le pavillon.*)

### SCENE III.

SOSTHÈNE, puis LAFFUT et PINCE-  
MAILLE.

SOSTHÈNE. Adieu, mon bon, mon excellent  
ami! (*Se voyant seul.*) Brigand, va! Ah! tu  
veux enlever... et tu ne payes pas tes lettres  
de change... attends mon gaillard! Et ce drôle  
de Laffut et cet imbécile de Pincemaille qui  
ne viennent pas!

LAFFUT. Présent!

PINCEMAILLE. Présent!

SOSTHÈNE. Ah! enfin je leur attire le gi-  
bier... Sur ma parole, on sera forcé de con-  
duire soi-même les débiteurs à Clichy.

LAFFUT, *montrant le pavillon.* Il reste là...

PINCEMAILLE. Le pigeon?

SOSTHÈNE. Parlez donc bas, imbécile!

LAFFUT. Le fiacre est à côté... deux des  
nôtres sont dedans!

SOSTHÈNE. Vous allez me coffrer ce parti-  
culier-là... Tenez-vous à deux pas de moi...  
fourrez-vous dans les bosquets de lilas... puis,  
quand il sera seul, empoignez-le et en route!

PINCEMAILLE. Sufficit, M. Dumolard.

LAFFUT. A vos ordres, patron.

SOSTHÈNE *furieux*. Patron! (*Il lève sa canne sur Laffut qui fait le gros dos.*) Si je ne craignais pas de casser ma canne, je te la briserais sur le dos... Vous êtes des manants et des polissons, entendez-vous?

PINCEMAILLE. Oui, patron.

SOSTHÈNE, *prenant Pincemaille à la gorge*. Encore, misérable Pincemaille!

PINCEMAILLE, *étouffant*. Oh! la! la!... grâce!

SOSTHÈNE. Mais vous voulez donc me déshonorer, misérables records que vous êtes... si on avait de par le monde que j'ai une étude d'aussier, rue Maubuée, un quartier infect!... si l'on savait que le sieur Ignace Mathieu, n'est qu'un prête-nom... et que moi, je fais arrêter mes amis intimes, mes compagnons de plaisir! mais je serais déshonoré!...

LAFFUT *et* PINCEMAILLE. Oui, M. Dumolard.

SOSTHÈNE. On me jetterais par les fenêtres du Café de Paris!... Les garçons refuseraient mes pour-boire... et je ferais four auprès des femmes! Et dam! entretenir des femmes, ça pose, ça fait avoir des affaires... Vous comprenez... vous saisissez?

LAFFUT. Nous saisissons, c'est notre état.

SOSTHÈNE. Je veux dire : vous me comprenez.

LAFFUT *et* PINCEMAILLE, *d'une voix piteuse*. Oui, M. Dumolard.

SOSTHÈNE. C'est heureux... Oui, je coffrerais mon propre frère... voilà comme j'entends la liberté! moi... et nous sommes pas mal à Paris qui la comprenons comme ça.

LAFFUT *et* PINCEMAILLE, *avec respect*. Oui, M. Dumolard.

SOSTHÈNE. Coffrer! coffrer! je ne sors pas de là!

Aux : Et voilà comme tout s'arrange.

Coffrer! chacun coffre ici-bas!

Coffrer! c'est le mot à la mode,

Dites-moi qui ne coffre pas?

Pour moi, coffrer est ma méthode.

Payez vos dettes, et les loïs

Vous tiendront pour des gens honnêtes.

Ouvrez l'histoire, si parfois

Le peuple a mis à l'ombre tant de rois,

C'est qu'ils ne payaient pas leurs dettes;

Au peuple il faut payer ses dettes.

LAFFUT. Vous raisonnez comme un journal, M. Dumolard.

PINCEMAILLE. Oui... comme un journal qui raisonne!

SOSTHÈNE. C'est bien, taisez-vous, cuistres que vous êtes!

LAFFUT, *regardant à la porte du pavillon*. Il est là... il boit... il fume.

\* Laffut, Sosthène, Pincemaille.

SOSTHÈNE. Va, brigand!... fume ton bordaux et bois tes cigares!... c'est-à-dire, non... Enfin, n'importe!... Je vais le fourrer dedans! et voilà comme je mène de front les plaisirs et les affaires!... Ça se trouve bien... Causette a besoin d'un cachemire. — Vous m'avez compris? Tenez, voilà dix francs... Je vous donne trois quarts d'heure! Grisez-vous raisonnablement, entendez-vous?

LAFFUT *et* PINCEMAILLE, *avec respect*. Oui, M. Dumolard.

ENSEMBLE.

Air :

Silence,

Prudence,

L'excellent moyen!

Nous ne craignons rien.

Oui, tout ira bien.

Il faut en silence,

Ici se blottir,

Et puis revenir.

Ah! quel plaisir

De le saisir!

LES RECORDS.

Nous partons...

SOSTHÈNE, *à part*, sur l'avant-scène.

Jamais Frédéric

Ne saura mon secret, je pense;

Pincer ses amis, c'est régence,

*Se donnant des airs*

Sosthène, vous avez du chic!

*Ici Causette paraît au balcon du restaurant.*

CAUSETTE. Tiens, Sosthène... Bonjour, mon bibi!

SOSTHÈNE. Bonjour, ma bichette!

CAUSETTE. Avec qui diable causes-tu là?

SOSTHÈNE, *à part*. Malédiction! elle les a vus!

CAUSETTE. Ce sont des pauvres!... donneleur deux sous.

SOSTHÈNE. Quelle idée lumineuse! (*Tirant de sa poche deux sous qu'il donne.*) Tenez, mes braves gens! (*Bas.*) Dites donc... je vous ai déjà donné dix francs! vous me rendrez les deux sous! Fichez-moi le camp.

CAUSETTE, *un verre à la main*. Bravo!... A la santé de Sosthène Dumolard!

LES OUVRIERS, *en dehors*. A la santé de Sosthène Dumolard! (*Eclats de rire. — Causette quitte le balcon.*)

SOSTHÈNE, *vexé*. Ah ça, mais... je crois qu'ils me blagent!... Evaporons-nous quelques instants. (*Aux records.*) Ah! rendez-moi mes deux sous.

REPRISE ENSEMBLE.

Silence,

Prudence.

L'excellent moyen!

Nous ne craignons rien.

Oui, tout ira bien.

Il faut, en silence,

Ici se blottir,

Et puis revenir.

Ah! quel plaisir

De le saisir!

*Les records disparaissent dans les boquets et Sosthène sort par le fond.*

## SCÈNE IV.

*La fenêtre du pavillon s'ouvre, on voit FRÉDÉRIC fumant un cigare et achevant une lettre.*

Là, relisons : « Louise, vous êtes mariée ! j'ai toujours vos lettres... Un mot d'espoir, et je vous les rends. Si je n'obtiens un regard, une promesse, j'irai demander compte à M. Etienne du bien qu'il m'a ravi. Je t'aime. » (*Cachetant la lettre.*) Si je ne puis lui parler, je lui glisserai adroitement cette lettre ! Ce bruit... ce sont les ouvriers... qu'ils ne me voient pas ! (*Il ferme la fenêtre du pavillon.*)

## SCÈNE V.

CHARLEMAGNE, PINGOT, MANITOU, ROSSIGNOL, CLIQUET, OUVRIERS.  
LES OUVRIERS. Vive Etienne Durand ! vive Louise Morel !

CHOEUR.

Ain : *Bonhomme Dimanche.*

Ouvriers, quel jour heureux !  
Le mariage  
Les engage

Ouvriers, quel jour heureux,  
Pour tous les deux  
Faisons des vœux.

Pour tous c'est grande fête,  
Proscrivons la piquette,  
Que l'orchestre s'apprête,

Amis, chantons,  
Sautons

Et dansons

Au son  
Du violon.

CHARLEMAGNE.

Aujourd'hui, mes amis,  
Il est bien permis  
De s'incer l' bec  
Avec

Du Chablis capiteux,  
Champagne mousseux,  
Tous les vins  
Les plus fins.

Tâchons d'être flambarde,  
Mais surtout pas d'hétises,  
Et si quelqu'un se grise,  
J'tape à mort sur les pochards.

TOUS.

Chantons,  
Crions, etc., etc.

(*Parlé.*) Vivent les mariés !

ÉTIENNE (1), *paraissant avec Louise.*  
Merci, les enfants !

LOUISE. Merci, mes bons amis !

ÉTIENNE. Mon vieux Charlemagne, embrasse-moi !

CHARLEMAGNE. Nom d'un chien ! plutôt dix fois qu'une !

CAUSETTE. Mes enfants, faut que j'embrasse quelqu'un aussi. Qui est-ce qui veut

(1) Charlemagne, Etienne, Louis, Causette, Cliquet, Sosthène.

m'embrasser?... Un homme de bonne volonté, là !

CLIQUET. Présent, maizelle Causette.

CAUSETTE. Tiens, l'apprenti... Il est gentil, ce mouard-là !

CLIQUET, *l'embrassant.* Nom d'une précelle ! c'est joliment bon, tout de même. (*Il passe à côté de Charlemagne.*)

SOSTHÈNE, *paraissant et témoin du baiser.* Ah ! bon, elle est forte celle-là !

CAUSETTE. Ça ne vous regarde pas !

SOSTHÈNE. Comment ! ça ne me regarde pas ?

CHARLEMAGNE. Et maintenant, chorus général et universel !

REPRISE ENSEMBLE.

Ouvriers, quel jour heureux ! etc.

SOSTHÈNE, *d Causette.* Me direz-vous, madame, pourquoi... ?

CAUSETTE. Vous m'ennuyez... taisez-vous, ou je vous change. (*A Louise.*) Cette chère Louise !

ÉTIENNE. Mes bons amis, si vous saviez comme je suis heureux ! Moi, simple ouvrier, épouser la fille du patron !.. car je suis votre mari, mademoiselle Louise.

CAUSETTE. Et maintenant madame Durand... Rien que ça de monnaie... madame Durand !.. comme ça sonne... Sosthène, quand m'épouserez-vous ?

SOSTHÈNE. Moi, vous donner mon nom !

CAUSETTE. Avec ça qu'il est propre, votre nom !.. S'appeler Dumolard... Quand on s'appelle Dumolard, on se cache, ou l'on met un faux nez.

CHARLEMAGNE. Nom d'un chien ! v'la une journée dont je me souviendrai. Toi, Etienne, notre ami, notre frèrel.. Te v'la rangé, à c't'heure... n... i... ni, fini de rire, de rigoler et de faire le lundi.. Bonsoir aux Vendanges de Bourgogne et au petit vin à six... fini de pincer l'avant-quatre avec les particulières des Acacias.

ÉTIENNE. Je serai toujours votre compagnon... Ne suis-je pas un ouvrier comme toi ? Charlemagne... comme vous, les amis ? (*Il leur serre la main.*)

CHARLEMAGNE. De quoi, comme nous !.. de quoi, comme nous !.. V'la que tu vas te comparer avec une fichu bête comme moi !

ÉTIENNE. Charlemagne !

CHARLEMAGNE. Fâche-toi, si tu veux... Poche-moi un œil, je me défends pas... J'dis pas d'mal de l'ouvrier : l'enfant de Paris est bon à la peine, et si quelqu'un débinait l'ouvrier, je l'envoierais un peu rebondir !.. Mais toi, Etienne, t'es pas un lapin ordinaire... J'peux te dire ça, moi qu'a z'été à l'école avec toi, chez les frères... à preuve que tu faisais mes devoirs. Par exemple, je te le rendais, en fichant des raclées à ceux

qui t'ostinaient ; toi, Etienne, t'as de l'éducation, t'as un langage ficelé, t'es un artiste, quoi ! N'y a pas un bijoutier dans le cas de manier une cisoire comme Etienne Durand. Pas vrai, les enfants ?

TOUS. Oui ! oui !

CHARLEMAGNE. Mais n'y en a pas un fichu de piger avec toi pour la chose de s'exprimer... T'es éduqué et t'as du cœur... c'qu'est rare... Aussi, je suis bien aise de te le dire... nous te sommes dévoués !... C'est pas parce que nous v'la au Chat nu et que j'ai flûté plus qu'à l'ordinaire, que je te dis ça... Je tiens le vin comme trois hommes... je te dis ça vu que je le pense.

TOUS. Oui, vive Etienne !

PINGOT. Vive notre nouveau patron !

MANITOU. Car c'est toi que nous avons choisi pour remplacer not' défunt, M. Morel, un honnête homme encore que voi' père, madame Durand !... Et dire que des gens comme ça cassent leur pipe et font demi-tour à gauche !

ÉTIENNE. Ne rappelez pas ce triste souvenir, mes amis.

CHARLEMAGNE. Enfin, t'es le patron.

ÉTIENNE, *riant*. Oui, ton patron, Charlemagne, et je t'ordonne de moins m'aimer.

CHARLEMAGNE. Je peux pas... Une supposition, je suis un caniche pour le sentiment. Je ne serai satisfait que le jour où je me serai fait casser la tête à ton service.

CAUSETTE, *pleurant*. Ce pauvre Charlemagne ! (*A Sosthène.*) Otez donc votre chapeau, sans cœur d'homme que vous êtes.

SOSTHÈNE. Mais...

CAUSETTE. Otez-le, ou je vous change.

LOUISE, *émue, passant entre Charlemagne et Etienne*. Charlemagne... mes amis... merci, merci, pour cette bonne affection.

CHARLEMAGNE. Une supposition : L'ouvrier, maine Durand, parle avec le cœur. Etienne ! Mais du vivant de votre père, qu'est-ce qui sauvait des reproches, quand j'avais levé le coude un brin ? c'est Etienne ! Une supposition que j'aurais marié, et une supposition que j'aurais eu une douzaine de moucherons de ma légitime, qui qu'aurait été leur parrain à tous ? c'est Etienne ! J'ai confiance en lui comme dans la Providence... Tenez, moi, je m'occupe pas de politique, parce que j'y comprends rien et que je fiche des coups à ceux qui ne sont pas de mon opinion... eh bien, une supposition qu'il y a à voter, qu'est-ce qu'écrit les noms dessus ma liste ? c'est Etienne ! Et je me dis comme ça, Charlemagne, mon garçon, t'es une fichu bête, mais sois paisible, c'est Etienne qu'a écrit les noms. Etienne est plus malin que toi... sois paisible, Charlemagne, t'es bon Français, et voilà de rudes lapins que

t'envoies à la Législative ! V'la pourquoi aujourd'hui nous nous sommes tous fendus d'un habit neuf, histoire de danser à ton bonheur ! Pas vrai, Pingot ? pas vrai, Manitou ? pas vrai, Rossignol ? pas vrai, les autres ?

PINGOT. Etnnousauronsprouver à Etienne que l'amitié des ouvriers, c'est comme le fer, ça ne casse pas !

TOUS. Oui ! oui !

ÉTIENNE. Charlemagne, et vous tous, merci encore. Tenez, Louise, mettez la main là, sur mon cœur... Il bat, n'est-ce pas ? et si j'osais je pleurerais comme ce gamin de Cliquet, qui ne nous dit rien.

CLIQUET. Oh ! patron !.. Dam ! j'ai les yeux qui me picotent, et ça gêne la respiration.

ÉTIENNE, *passant entre Louise et Charlemagne*. Votre amitié à tous, l'amour de Louise, c'est trop de bonheur à la fois... Je ne vous ai jamais fait la cour, Louise ; à peine osais-je vous offrir quelques fleurs, et mes mains n'avaient pas de gants blancs... Mais je vous aimais bien, allez ! M. Morel l'avait vu. Aussi, à sa dernière heure, quand il m'a confié sa Louise, son plus précieux trésor, quand il a mis votre main dans la mienne, je tremblais comme un enfant.

LOUISE. Je l'ai vu, Etienne, et de ce jour-là, moi, qui étais insouciant et même un peu folle, de ce jour-là, je vous ai aimé, parce que je vous ai estimé.

CHARLEMAGNE. Eh bien, nigaud, embrasse-la donc, ta petite femme.

ÉTIENNE. Moi ?

CHARLEMAGNE, *à Etienne*. Voyons, pas de manières... tu vois bien qu'elle ne demande pas mieux.

ÉTIENNE.

AIR :

Ce baiser, de vous je l'implore,  
Et c'est la première faveur  
Que m'accorderait votre cœur.  
L'accordera-t-il ? je l'ignore,  
Direz-vous, oui ?

*Il l'embrasse.*

LOUISE.

C'est Étienne, c'est mon mari.

CAUSETTE. Il tremblait... sapristi !.. Je crois qu'on aurait dû lui mettre aussi de la fleur d'oranger. (*A Sosthène.*) Vous n'êtes pas si timide que ça, vous, gros impur !

SOSTHÈNE. Gros impur ! modérez-vous, Causette.

CAUSETTE. Taisez-vous, ou je vous change.

ÉTIENNE. Et puis, nous voilà riches, à présent... Vingt mille francs, mes amis !.. vingt mille francs que j'ai reçus hier en bons billets de banque, et ces mots pour suscription : *C'est la dot de Louise.* — C'est égal, il ne manque qu'un témoin à mon bonheur.

CAUSETTE, *qui est remontée, se place entre Etienne et Charlemagne*. Et qui donc ?

ÉTIENNE. Quel autre que le bon, l'excellent docteur Bernard, notre ami, le père des ouvriers ?

CHARLEMAGNE. Ah ! oui, l'homme au petit manteau bleu, comme on l'appelle.

LOUISE. Mais il était ce matin à la cérémonie.

ÉTIENNE. Certainement.

LOUISE. Ah ! je l'ai bien vu... dans un coin de l'église... il priait et me souriait de loin.

CAUSETTE. Pauvre cher homme... Tiens, nous y étions tous là-bas. Et moi, donc, une ancienne amie, moi, l'ex-fleuriste, moi, car j'étais ouvrière.

CHARLEMAGNE. Oui, mais à c't'heure, vous donnez dans les fadards, et vous sentez bon. Enfin, suffit... vous êtes une bonne fille, et si vous portez du velours de soie, ça ne regarde personne... que M. Dumolard ici présent.

SOSTHÈNE. Dumolard, s'il vous plaît.

CHARLEMAGNE. Oh ! Dumolard ou Dumolet, c'est toujours la même chose ! C'est égal, monsieur Dumolet...

SOSTHÈNE. Encore !

CHARLEMAGNE. M'est avis qu'on devrait plutôt vous appeler monsieur Sans-Mollet. (A part.) Je les ai dans le nez, moi, les fadards.

CLIQUET, entrant. Le v'là ! le v'là !

TOUS. Qui ça ?

CLIQUET. Le docteur Bernard, l'homme au petit manteau bleu. Quoi ! je l'ai vu... il montait la rue de Paris. Oh ! je l'ai bien reconnu... il s'arrêtait pour prendre sa petite prise de tabac, vous savez ! pauvre cher homme !

ÉTIENNE. Vite, mes amis, une chaise.

CLIQUET. Tenez, le v'là.

### SCÈNE VI.

LES MÊMES, BERNARD.

(Bernard paraît au fond. — Costume simple, mais très-propre; petit manteau bleu. — Tous les ouvriers se découvrent respectueusement, et passent à gauche pour le voir arriver.)

CHOEUR.

Air : L'Hirondelle d'hiver.

C'est le saint que chacun renomme,

Que chacun renomme,

Des ouvriers, c'est le bon Dieu,

C'est lui qu'avec respect l'on nomme,

Mes amis, c'est l'homme

Au petit manteau bleu.

BERNARD. Comment, mes amis, on s'amuse et je ne suis pas là !

CLIQUET, apportant une chaise. Tenez, père Bernard, asseyez-vous !\*

PINGOT. Donnez-moi votre canne :

\* Sosthène, Causette, Étienne, Bernard, Louise, Charlemagne.

MANITOU. Votre chapeau...

BERNARD, assis. Merci, mes amis... Et la mariée, et Étienne... on ne vient donc pas m'embrasser ?

ÉTIENNE. Présent, monsieur Bernard !

LOUISE, l'embrassant. Toujours, bon docteur !

BERNARD. A la bonne heure !... Ah ! ça fait du bien ! (Louise et Étienne sont presque agenouillés aux pieds de Bernard. Les ouvriers sont groupés autour de lui.)

ÉTIENNE. Vous, docteur, au milieu des ouvriers !...

BERNARD. Et pourquoi pas ?... Les ouvriers sont tous les enfants de ma grande famille... Et selon moi, comme selon Dieu, la blouse bleue qui travaille passe avant l'habit noir qui se repose !

TOUS. Vive l'homme au petit manteau !

BERNARD, se levant. Comment, mes enfants, pas de musiciens !... On ne chante pas ! on ne danse pas !...

CHARLEMAGNE. Tout à l'heure, m'sieur Bernard... on va travailler des guiboles et du gosier.

BERNARD, à Étienne et à Louise. Eh bien ! mes enfants, êtes-vous bien heureux ?... Mais vraiment, voici Causette... Vous nous revenez donc, petite ingrate ?

CAUSETTE, lui sautant au cou. Toujours !...

BERNARD. Allons ! voyons !... je veux payer ma bienvenue... Garçon ! du punch !... Tiens, tiens, on ne se marie pas tous les jours !

SOSTHÈNE, lorgnant Bernard. Il est drôle, ce brave homme, avec son manteau... Je trouve qu'il a du chic.

BERNARD. Mais je veux qu'on chante, que l'on soit gai comme le printemps qui nous entoure... Allons, une bonne et belle chanson !

CHARLEMAGNE. Adopté !... Les amis, en avant la ronde des ouvriers !

TOUS. C'est ça !... la ronde des ouvriers !

CHARLEMAGNE. Chacun son couplet, chorus au refrain, et chaud là !

Premier couplet.

Air nouveau de M. Bazille.

ÉTIENNE DURAND.

Enfant de Paris, à dix ans

Tu sais gagner ta vie,

Ouvrier tout comme les grands,

Quand ta bourse est remplie,

Sans t'attrister,

Tu vas porter

Tou argent à ta mère,

Qui te bénit,

Et Dieu te dit :

Mon fils, travaille, espère.

Allons travailler, bon ouvrier !

A l'ouvrage,

Du courage,

Et sois fidèle à l'atelier,

Bon ouvrier.

## REPRISE ENSEMBLE.

Allons travailler, bon ouvrier, etc.

CAUSETTE. Attention là!

DEUXIÈME COUPLETT.

CAUSETTE.

L'ouvrier travaille six jours,  
Mais quand vient le dimanche,  
Il va faire danser ses amours.

Vive leur gaieté franchel  
C'est le printemps,  
Le joyeux temps

Des amours, d' la piquette.

Moi j'ai de l'or,

Mais un trésor

Que jamais l'on n'achète.

C'est le cœur d'un bon ouvrier.

Il vous aime

Pour vous-même.

Qui sait aimer, travailler,

C'est l'ouvrier.

REPRISE.

C'est le cœur de l'ouvrier, etc.

BERNARD. Et moi, donc, mes enfants, je  
veux chanter aussi mon couplet.

ÉTIENNE. C'est cela!

CHARLEMAGNE. Attention!... troisième  
couplet!... la parole est au père Bernard.

BERNARD.

Riche, tu détournes les yeux,  
Pourquoi?... Qu'on me le dise.

Ah! crois-moi, ne vaut-il pas mieux

S'aimer avec franchise?

Soyons unis,

Soyons amis.

Chaque homme a ses misères.

Humanité,

Fraternité,

Mieux sous dit : Soyex frères.

Ah! donnons-nous la main, voyons,

Main d'un frère

Que l'on serre.

Aimons-nous, prions, travaillons

Et pardonnons.

REPRISE.

Ah! donnons-nous la main, voyons, etc.

CHARLEMAGNE, passant au milieu. A moi,  
nom d'un chien!... Quatrième et dernier  
couplet... Vous savez, les amis, aux derniers  
les bons!

CHARLEMAGNE.

A ces mots : patrie et danger,  
L'homme à l'âme française  
Sous les drapeaux v'nait s'engager  
Chantant la Marseillaise.

Que les Prussiens,

Les Autrichiens

Veillent ôner et rire,

A ces mots-là

On entendra

L'ouvrier l' premier dire :

À la frontière, brave ouvrier,

Sur le Russe,

Sur la Prusse,

Tepe à mort, il faut travailler.

Bon ouvrier.

REPRISE.

À la frontière, etc.

BERNARD. A la bonne heure, bravo!...  
(Prenant une prise de tabac.) J'aime cette  
gaieté-là, ça me rajeunit!... Eh bien, la ma-  
riée ne parle pas... Qu'a-t-elle donc, ma pe-  
tite Louise!

LOUISE, distraite. Moi, rien... rien...

LE GARÇON, apportant le punch. Le punch  
demandé!... Ça flambe! (Il apporte les bols  
dans un bosquet.)

BERNARD. Allons, Charlemagne, Etienne,  
faites les honneurs... Dépêchez-vous de vi-  
der un verre à ma santé.

CHARLEMAGNE. Allons donc!... par ici, les  
autres!... (Les ouvriers remontent.)

BERNARD, sur l'avant-scène, au Garçon.  
Mon ami...

LE GARÇON. Monsieur

BERNARD. N'est-il pas venu tout à l'heure  
un jeune homme assez élégant?

LE GARÇON. Moustaches relevées, boutons  
d'or à l'habit?

BERNARD. C'est cela même.

LE GARÇON. Oui, monsieur... Il est là, dans  
ce pavillon.

BERNARD. Merci, mon ami... C'est tout ce  
que je voulais savoir. (Le Garçon rentre dans  
le restaurant.) Lui, ici!... (Il va frapper à  
la porte du pavillon.)

## SCÈNE VII.

LES MÊMES, FRÉDÉRIC.\*

FRÉDÉRIC. Quel est l'insolent!... (Aperce-  
vant Bernard et comme atterré.) Ciel!

BERNARD. Que faites-vous ici, monsieur?

FRÉDÉRIC, à part. Lui, toujours lui!

SOSTHÈNE, redescendant le théâtre. Tiens,  
le manteau bleu connaît Frédéric... C'est  
drôle!...

CAUSETTE, dans le bosquet. Tenez, Sos-  
thène, votre verre est plein.

SOSTHÈNE. Voilà, chère amie, voilà! (Il con-  
tinue à observer de loin Bernard et Frédéric.)

BERNARD. Répondez, monsieur, que faites-  
vous ici?

FRÉDÉRIC. Mais qui a pu vous dire...

BERNARD. Jean, votre valet de chambre.

FRÉDÉRIC. Le misérable!... Mais mon-  
sieur, pourquoi donc me poursuivre ainsi?

BERNARD. Parce qu'en venant ici, vous  
avez sans nul doute un projet caché que je  
ne veux pas, que je ne dois pas connaître...  
Retournez à Paris.

FRÉDÉRIC. Mais...

BERNARD, froidement. Je le veux.

FRÉDÉRIC, se dirigeant à droite à part.  
Toujours, toujours lui devant moi. (Haut.)  
Oh! je reviendrai! (Il disparaît. Bernard  
remonte vers le bosquet.)

\* Frédéric, Bernard.

## SCÈNE VIII.

LES MÉMES, moins FREDERIC.

SOSTHÈNE, *redescendant*. Hein ! plaît-il !... il s'en va... et le fiacre qui l'attend... Pourvu que Pincemaille et Lafut ne perdent pas sa trace ! Les imbéciles en sont bien capables... C'est que passé six heures on n'arrête plus, et le jour va baisser.

CAUSETTE. Venez donc, Sosthène.

SOSTHÈNE, *remontant*. Voilà ! mon ange !  
(*Tout le monde revient en scène.*)

## CHOEUR.

AIR :

Au Chat nu, le plaisir habite,  
Buvons tous à cet endroit connu,  
Pour rire et napper, amis, venez vite,  
C'est l'égalité qu'on trouve au Chat nu.  
Vive le Chat nu ! voilà ! voilà, voilà  
Ce que l'on dira,  
Et l'on verra  
A cet endroit-là  
Chacun venir  
Cueillir  
Le plaisir.

CHARLEMAGNE *monte sur une chaise au milieu du théâtre*. Une idée... Je demande la parole pour une motion.

TOUS. Parle !... parle !...

CHARLEMAGNE. Une supposition... pas de noce complète sans un soupçon de bastringue... Ça va-t-il d'aller débaucher le piston du bal d'à côté... histoire d'en pincer une petite.

TOUS. Adopté !... Ça va !

BERNARD. Certainement, danscz, mes amis, c'est de votre âge.

CHARLEMAGNE. Allons-y gaiement.

CAUSETTE. Moi, je reste avec Louise... Nous avons à causer.

LOUISE. Oui... oui...

BERNARD. Oh ! les petites bavardes !

ÉTIENNE. Nous revenons.

CHARLEMAGNE. A la chasse au piston !... Allons-y, monsieur Dumolet !

SOSTHÈNE. Ah ça ! il m'embête avec son Dumolet !... (*Criant.*) Dumolard ! s'il vous plaît... Dumolard !

CHARLEMAGNE. Ça m'est égal... Allons, un léger galop, et bis au refrain !...

## REPRISE.

Vive le Chat nu ! voilà, voilà, etc.

*Ils sortent en galopant.*

## SCÈNE IX.

CAUSETTE, LOUISE.

CAUSETTE. Eh bien, nous sommes seules... Te voilà mariée, heureuse...

LOUISE. Oh ! oui, Causette, bien heureuse... Étienne est un si bonnête garçon... Et pourtant...

CAUSETTE. Ah ! compris... Il y a du Frédéric là-dessous.

LOUISE, *vivement*. Monsieur Frédéric !... Oh ! je ne l'aime pas !

CAUSETTE. Je sais bien... Seulement, comme toutes les jeunes filles, tu t'es laissé prendre à une tournaire ficelée, à un langage idem, à une moustache en croc et à des bottes vernies... Il t'a écrit, et tu lui as répondu... C'est des bêtises... faut pas écrire... Comme dit le poète : les écrits restent et les paroles fichent le camp... Voilà !

LOUISE. Oui, j'ai écrit, et ces lettres, il les a... Imprudente !...

CAUSETTE. Tu t'es laissé pincer au chic... Ah ! le chic, ma petite... sans ce gremlin de chic, je ferais des fleurs rue Neuve-Saint-Martin, et je pourrais me fabriquer de la fleur d'orange comme s'il en pleuvait... Ah ! les hommes ! les hommes !... c'est tous des jésuites... Et dire qu'on n'a encore rien trouvé de mieux ! Nom d'un petit bonhomme ! celui qui inventerait autre chose aurait un fameux brevet d'invention !... Ils vous séduisent par leurs petites mines, leurs favoris côtelettes, leur chic... et pourtant, machère...

## AIR de Partie et Revanche.

Avec leurs pantalons anglais,  
Leurs œillades et leurs promesses,  
Ah ! nous ne devrions jamais  
Donner créance à leurs tendresses.  
On est volé par leurs propos,  
Vois-tu, ma p'tite, c'est l'usage,  
Car les homm's sont comm' les ballots,  
Ça n' se juge bien qu'au déballage.

C'est comme ce brigand de Sosthène, mon séducteur !... En voilà un à qui je garde un chien de ma chatte... Mais il m'épousera... ou il dira pourquoï !... Mais parlons de toi, de Frédéric.

LOUISE. Non, non... pas de Frédéric.

CAUSETTE. C'est un viveur, un rien du tout... qui fait cas de la réputation d'une femme à peu près comme d'une guigne... Mais c'est un gentil garçon. Ecoute, je lui parlerai... Ça te va-t-il ?

LOUISE. Ah ! ma bonne Causette, quel service !... Embrasse-moi !

CAUSETTE. Pardine ! entre femmes, est-ce qu'il ne faut pas se dire : passe-moi le séné, que je te passe la rhubarbe ?... sans quoi les hommes auraient trop beau jeu... Ils ont assez d'atouts comme ça, les sans-pudeur !... Oui, ma petite, tu auras ces lettres, tu les auras... ou je ne m'appelle pas Causette Lefort.

LOUISE. Oh ! jamais je n'oublierai ces excellentes paroles... Tu es une amie.

CAUSETTE. Le cœur est bon... je suis toujours ouvrière par le cœur ; — seulement, ça m'ahimait les poings, de faire des fleurs... et Sosthène s'est trouvé là... Enfin, suffit... Tu sais ma nouvelle adresse ?

LOUISE. Toujours rue Labryère ?



CAUSETTE. Allons donc!... déménagée, ma chère!... On m'a donné congé... et puis ça fumait... actuellement je perche Bréda-Street, 28... Un amour de logement. Tu verras.

LOUISE. Rue de Bréda?

CAUSETTE. 28... Et un portier, ma bonne, d'une amabilité... Lieutenant dans la garde nationale... Viens... dans huit jours tu auras ces lettres.

LOUISE. Dans huit jours?

CAUSETTE. Je te les promets! Où est Sosthène? où est Sosthène?... (*Remontant la scène.*) Ah! nom d'un petit bonhomme!... il pince le menton d'une jeunesse... il l'embrasse... Ah! le monstre!... je vais lui casser mon ombrelle sur la tête... ça sera la onzième du mois.

LOUISE. Causette!...

CAUSETTE. Ah! les hommes! Sacrifiez-leur donc votre jeunesse, vos illusions... Et trois francs par jour dans les fleurs!... Ah! Sosthène, je me vengerai!

LOUISE. Comment?

CAUSETTE. Je l'épouse!... (*Elle sort en criant.*) Sosthène! Sosthène!

### SCÈNE X.

LOUISE, seule.

Bonne Causette... à elle je devrai de pouvoir aimer Etienne sans arrière-pensée... Ces lettres!... Où peut mener un instant de coquetterie! Allons, courage et bon espoir, pauvre Louise.

Air : *Rien, petits enfants.*

La voix du cœur me dit : Louise, espère,  
Devant mes yeux rit enfin l'avenir.  
Etienne! c'est mon époux, c'est un frère!  
Sur lui je puis m'appuyer sans rougir...  
Je puis l'aimer, je puis l'aimer sans crime,  
Si ma pensée a pu faillir un jour.  
Lis dans ce cœur, il a droit à l'estime,  
Comme il a droit, Etienne, à ton amour!

Oui... heureuse, heureuse!

### SCÈNE XI.

LOUISE, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC. Louise!

LOUISE. M. Frédéric ici! Oh! mon Dieu!

FRÉDÉRIC. Mariée! vous êtes mariée!... Vous avez été coquette et impitoyable, madame!

LOUISE, tremblant. Non, M. Frédéric... ne me perdez pas.

FRÉDÉRIC. Un amour comme le mien se rit des obstacles, et je dirais devant tous ce que je vous dis : je vous aime, Louise, je vous aime.

LOUISE. Monsieur Frédéric... je... j'étais entraînée vers vous par je ne sais quel instinct... Oh! soyez honnête homme!... je suis la femme d'Etienne Durand, l'ouvrier.

(*Ici Pincemaille et Laffut sont entrés; ils observent de loin Frédéric, puis s'approchent à pas de loup.*)

FRÉDÉRIC. Vous, jeune et belle comme vous êtes!... la femme d'un ouvrier... Louise, c'est la fortune, c'est le luxe, c'est tout ce qui séduit et énerve que je vous propose à genoux. Viens, Louise, suis-moi... suis-moi... (*Il est à genoux.*)

LOUISE. Etienne!... Oh! je suis perdue!  
PINCEMAILLE, mettant la main au collet de Frédéric. Mille pardons... ne vous dérangez pas. (*Musique.*)

LAFFUT, le prenant de l'autre côté. Au nom de la loi, je vous arrête!

FRÉDÉRIC, entre eux. Plait-il?... Que signifie?...

PINCEMAILLE. Une lettre de change de six mille francs... jugement, arrêté, prise de corps, et voilà. En route!

FRÉDÉRIC, se débattant. Jamais!

LAFFUT. Oh! nous avons la poigne solide, mon gentilhomme.

PINCEMAILLE. Et un excellent fiacre qui stationne à l'heure!... En route! on laissera les stores.

FRÉDÉRIC. Mais c'est l'enfer!

LOUISE. Mon Dieu, du secours!

LAFFUT et PINCEMAILLE. En route, en route!

FRÉDÉRIC, se débattant. Jamais! jamais!

### SCÈNE XII.

LES MÊMES, CAUSETTE, puis SOSTHÈNE\*.

CAUSETTE, accourant. Quel bruit!... que se passe-t-il?

LOUISE, courant à elle. Causette!

CAUSETTE. Une arrestation!... Frédéric.

FRÉDÉRIC. Tenez, Louise, je ne puis vous parler, mais prenez cette lettre... (*Il glisse vivement une lettre dans la main de Louise.*) En route, messieurs!

SOSTHÈNE, paraissant. Que vois-je!... ce cher Frédéric... arrêté... Mais c'est indigne... mon pauvre ami... Embrasse-moi! (*Il se jette dans ses bras.*)

CAUSETTE. Ça fend le cœur.

SOSTHÈNE, aux recors. Misérables records!... vous m'enlevez mon ami, mon Py-lade, mon frère! (*Bas.*) Ne le lâchez pas!

LOUISE, à part. Je suis sauvée.

CAUSETTE, regardant Sosthène, à part. Qu'est-ce qu'il a donc?... Comme il aime Frédéric, aujourd'hui!

FRÉDÉRIC. Adieu, Sosthène, adieu, Louise!  
SOSTHÈNE, aux recors. Ah! vampire! scélérat!... Arrêter, un de Ferrière!... (*Bas.*) Emballez-moi ça rondement.

LAFFUT *bas.* Soyez paisible.

\* Causette, Louise, Frédéric; puis Sosthène, les recors gardant à vue Frédéric.

SOSTHÈNE. Adieu, Frédéric.

FRÉDÉRIC. Louise, au revoir.

SOSTHÈNE. Ce cher Frédéric!... (*A part.*)  
Enfoncé!... je tiens mon pigeon!... Je suis  
étourdisant.

## ENSEMBLE.

AIR :

LES RECORDS.

Allons, vite, qu'on s'empresse,  
Obéissons à l'instant,  
La nuit vient, l'heure nous presse,  
Et le fiacre nous attend.

SOSTHÈNE, *à part, étonné.*

A mes ordres l'on s'empresse,  
En vérité, c'est charmant!  
C'est qu'ici l'heure les presse,  
Et le fiacre les attend!

FRÉDÉRIC, *à part, furieux.*

Sur mes pas l'enfer s'empresse,  
Et cela juste au moment  
Où j'allais de ma tendresse,  
Avoir l'heureux dénouement.

CAUSETTE, *bas à Louise.*

Va, compte sur ma promesse,  
Et tu reverras vraiment  
Ces lettres, car mon adresse  
T'en fait ici le serment.

LOUISE, *à part.*

Puis-je croire à sa promesse  
C'est à vous en ce moment,  
C'est à vous seul que j'adresse  
Ma prière, Dieu clémente!

*Les records entraînent Frédéric qui se débat, Causette  
soutient Louise et Sosthène rit aux larmes.*

## SCÈNE XIII.

LOUISE, CAUSETTE, SOSTHÈNE.

SOSTHÈNE. Parfait!... ravissant!...  
étourdisant!... Ah! ah! ah!

CAUSETTE. Pourquoi donc riez-vous?

SOSTHÈNE, *l'arrêtant court et remontant.*

Moi, je ne ris pas... je suis désolé... Ces brigands  
d'huissiers! C'est étonnant comme je  
déteste ces gens-là!

LOUISE. Que peut dire cette lettre?

CAUSETTE. Si tu m'en crois, ne la lis pas...  
et déchire-la... les autres, je les aurai mal-  
gré cette maudite arrestation. J'irai chez  
Frédéric, je fureterai partout... Suis tran-  
quille, j'ai le nez fin, je trouverai l'objet.

SOSTHÈNE. Voici la noce!

## SCÈNE XIV.

LES MÊMES, BERNARD, ÉTIENNE, CHAR-  
LEMAGNE, puis TOUS LES OUVRIERS.

CHOEUR.

Air :  
Un bal,  
Quel régal,  
Pour nous quelle chance!  
Ici que l'on danse  
Au son  
Du piston.

CHARLEMAGNE. Le piston demandé! avec  
accompagnement de violons... le grand tra  
la la général des mollets... En place, l'or-  
chestre.

LOUISE, *donnant le bras à Causette.* L'é-  
motion me brise.

CAUSETTE. Allons, pas de bêtise... danse  
un peu... Tiens, je vais te donner l'exem-  
ple... Par ici, Sosthène.

SOSTHÈNE. Voilà, chère amie, on se place.

ÉTIENNE, *à Bernard.* Voyez donc, doc-  
teur, comme Louise est pâle et agitée.

BERNARD. Rien, rien... j'ai l'œil sur elle.

LOUISE, *à part.* Et ne pas oser lire devant  
eux! Oh! ma première faute!... que tu me  
coûtes cher!... que je souffre!

CHARLEMAGNE. Piston, y es-tu?... Là, en  
avant la musique. (*Avant quatre bruyant  
et général après la première figure de la con-  
tredanse.*)

LOUISE, *se soutenant à peine.* A moi, à  
moi, Causette!... Que je souffre!

CLIQUET. Arrêtez donc, l'orchestre... la  
patronne se trouve mal! (*On s'empresse au-  
tour de Louise, que l'on fait assseoir étonnée  
sur une chaise.*)

CHARLEMAGNE. Qu'est-ce que c'est!...

ÉTIENNE. Un médecin!... un médecin!

BERNARD, *se montrant.* Eh bien, pour-  
quoi ces cri? ne suis-je pas là, moi? aucun  
danger, rassurez-vous. (*Il prend la main de  
Louise.*) (*A lui-même.*) Cet.e agitation fébrile  
du pouls... Oh! sans nul doute, cette crise...  
dont j'ai été le témoin... que personne...

ÉTIENNE. Eh bien, docteur?

BERNARD, *affetant le sourire et le calme.*  
Rien... l'émotion de la journée... Dam! vous  
comprenez, une jeune fille qui se marie...  
Mes amis, laissez-moi un peu d'air, et je  
réponds de ma petite malade.

LOUISE, *d'une voix faible.* Frédéric.

ÉTIENNE, *qui entend.* Frédéric!... que  
dit-elle?

BERNARD. Lais ez-nous, mes amis... quel-  
ques instants, de grâce!

CHARLEMAGNE. Suffit, père Bernard!

ÉTIENNE. Mais moi, mon ami?

BERNARD, *un peu sévère.* Ici, je ne suis  
plus l'ami, je suis le docteur... Eloignez-  
vous, Etienne... (*Lui serrant la main.*) Je  
vous en prie.

ÉTIENNE, *à part.* Frédéric, a-t-elle dit.  
(*Apercevant la porte du pavillon ouverte.*)  
Oh! je saurai tout. (*Il entre dans le pavillon  
après le premier ensemble.*)

ENSEMBLE.

AIR : *Sur le fleuve azuré.*

En silence, sortons,  
Qu'ici ne reste personne,  
Le docteur nous l'ordonne,  
Il commande, obéissons!

BERNARD, *à part.* L'agitation redouble!...  
je ne m'étais pas trompé. (*Reprise de l'en-  
semble.*)

## REPRISE ENSEMBLE.

En silence, etc.

*Les ouvriers s'éloignent discrètement.*

## SCÈNE XV.

LOUISE, BERNARD, ÉTIENNE, dans le pavillon. *(Musique.)*

BERNARD. Oh! cette crise!... la voilà... Oui, c'est bien ce sommeil étrange où la pensée se trahit... où Louise cesse de comprendre, de vivre enfin... A moi la science!

ÉTIENNE, à la fenêtre du pavillon. Frédéric! quel peut être cet homme? *(Bernard étend la main droite sur la tête de Louise. — Elle tressaille; elle semble péniblement oppressée.)*

BERNARD. Mon Dieu! par cette puissance mystérieuse que vous m'avez donnée sur elle, une fois encore rendez ma volonté maîtresse de la sienne.

ÉTIENNE, à part. Que dit-il?

BERNARD. Louise!... *(Louise fait un mouvement.)* Louise, m'entendez-vous?

LOUISE, d'une voix légèrement saccadée. Oui!

BERNARD. Que s'est-il donc passé?

LOUISE, agitée. Rien... non... non... je... je ne dirai pas!

BERNARD, étendant la main sur sa tête. Parle! je le veux!...

LOUISE. Vous savez... non, vous ne savez pas... Un jeune homme m'a écrit des lettres d'amour... quatre... quatre... entendez-vous?

BERNARD. Et ce jeune homme... s'appelle?

LOUISE. Monsieur Frédéric de Ferrière!

BERNARD, à part. Lui!... oh! mes sentiments!...

LOUISE. Je lui ai répondu trois lettres... trois lettres... C'est mal... n'est-ce pas... c'est bien mal... trois lettres!

ÉTIENNE, à part. Mon Dieu!

LOUISE. Et je l'ai vu, lui, tout à l'heure... il a été arrêté, là, sous mes yeux...

BERNARD. Arrêté!

LOUISE. Puis, il m'a remis cette lettre. *(Elle la tire de son sein.)*

BERNARD. Ce papier froissé... vous l'avez lu?

LOUISE. Non!

BERNARD. Mais, sans l'ouvrir, pouvez-vous voir ce qu'il renferme?

LOUISE. Oui!

BERNARD. Lisez!

LOUISE, lisant d'une voix brève, sans regarder le papier. « Louise, vous êtes mariée... J'ai toujours vos lettres... un mot d'espoir... et je vous les rends... Si je n'obtiens un regard, une promesse... j'irai demander compte à monsieur Étienne du bien qu'il m'a ravi... Je t'aime. » — Le lâche!

BERNARD. Que dites-vous?

LOUISE. Que je ne suis pas coupable.

BERNARD. Merci! merci! mon Dieu! j'n'osais plus l'interroger.

ÉTIENNE. Je n'entends plus rien.

LOUISE. J'irai, n'est-ce pas?... j'irai?

BERNARD. Où donc?

LOUISE. Chez Causette... vous savez bien... Causette me rendra ces lettres... trois lettres... j'ai écrit trois lettres... chez Causette, dans huit jours... rue Bréda, 28.

BERNARD, à part. Ah! je me rappellerai cette adresse.

ÉTIENNE. Moi aussi.

LOUISE. Chez Causette... *(Elle se lève.)* Venez, Charlemagne... vous êtes bon et dévoué... vous m'accompagnerez... surtout ne dites rien à Étienne... *(Mettant la main sur sa bouche.)* Vous serez muet, Charlemagne... vous me le promettez... c'est bien... vous êtes un digne cœur, Charlemagne... et votre nom sera dans mes prières... Chez Causette... dans huit jours... venez... trois lettres... trois... Oh! que je souffre! que je souffre! *(Elle retombe sur sa chaise.)*

BERNARD, à part. Ce sommeil la tue... ce que je voulais savoir, je le sais.

CHARLEMAGNE, en dehors. Par ici, les autres!

BERNARD. Les ouvriers! qu'ils ne voient pas. *(Mettant le doigt sur la front de Louise.)* Louise, réveille-toi!!!

## SCÈNE XVI.

LES MEMES, CAUSETTE, SOSTHÈNE, CHARLEMAGNE, LES OUVRIERS. *(Musique jusqu'à la fin de l'acte. A l'entrée de tout le monde, le garçon allume les lanternes qui sont à divers places dans le jardin.)*

CHARLEMAGNE. Eh bien?

CAUSETTE. Eh bien?

TOUS. Eh bien?

BERNARD. Avec un air gai; il prend une prise. Servée!

TOUS. Ah!

BERNARD. Vous étiez inquiets... allons donc, lorsque le docteur Bernard est près de la malade.

CHARLEMAGNE. C'est vrai, ça, les autres. L'homme au petit manteau bleu... c'est un bon... il est savant comme un caré.

BERNARD. Mais je ne vois pas Étienne... Comment! un nouveau marié qui ne vient pas s'informer des nouvelles de sa femme... il est peu galant.

CHARLEMAGNE. C'est vrai ça! Où donc qu'il est Étienne?

ÉTIENNE, *(qui est sorti du pavillon pendant**Sosthène, Causette, Étienne, Louise, Bernard, Charlemagne, Ciquet.)*

les premiers mots de la scène; il affecte un air calme.) Me voilà, mes amis... me voilà!

LOUISE, revenant à elle, se levant. Qu'est-ce donc?... J'étais évanouie... je vous ai tous bien inquiétés... il ne faut pas m'en vouloir, mes amis... Pardon, bon docteur... pardon Étienne!

PINGOT. Un vis-à-vis, Charlemagne!

CHARLEMAGNE. Eh non! puisque la patronne est indisposée, c'est fini de danser... Bonsoir, Piston, allez vous coucher, mon bonhomme.

LOUISE. Non, mes amis, continuez... votre joie me rend la mienne.

CHARLEMAGNE. Alors, c'est dit... Invitez vos chacunes, les autres!

CAUSETTE. Sosthène, j'ai faim!

SOSTHÈNE. Bah!...

CAUSETTE. En redescendant la rue de Paris, nous entrerons chez Passoir... j'ai envie de manger des crevettes.

SOSTHÈNE, à part. Où fourre-t-elle ce qu'elle mange?... bon Dieu! où fourre-t-elle ce qu'elle mange?

ÉTIENNE, à part. Qu'ai-je appris!... quelle journée!... Oh! ma gaieté de ce matin, où es-tu?

LOUISE, à part. Et cette lettre que je n'ai pas lue... Oh! je voudrais bien savoir ce ce qu'elle renferme.

BERNARD, à part. Au réveil, elle oublie... Étrange secret surpris jadis par moi à une heure de fièvre, tu peux m'aider à sauver l'enfant de Thérèse.

CAUSETTE, allant à Louise. Cette chère Louise!

## SCÈNE XVII.

LES MÊMES, PINCEMAILLE.

PINCEMAILLE, en glissant jusqu'à Sosthène. Monsieur!... monsieur...

SOSTHÈNE. C'est toi, imbécile!... Que viens-tu faire ici?... va-t'en!

PINCEMAILLE, à voix basse. Notre homme est emballé... Ah! j'oubliais de vous dire... il a jeté Laffot par la fenêtre de la voiture... Laffot a trois dents de cassées... C'est un père de famille...

SOSTHÈNE. C'est bon... on lui complétera son râtelier. (On entend le bruit d'une voiture.) Ce bruit?...

PINCEMAILLE. C'est notre homme qui roule vers Clichy.

SOSTHÈNE, riant. Bon voyage!

CAUSETTE, regardant Pincemaille qui sort. Hein! je reconnais cette boule-là!... Eh! oui!... c'est un des recors à Frédéric... et il jabote en duo avec Sosthène... Il y a quelque chose à éclaircir.

SOSTHÈNE, à Causette. Viens-tu, poulotte?

CAUSETTE. Oui, mon nini. (Elle prend le

bras de Sosthène, à part.) Ah! Sosthène Dumolard, vous jacassez avec des recors... Tu m'épousseras, galopin... ou tu diras pourquoi!

ÉTIENNE, à Louise, froidement. Votre bras, Louise.

BERNARD, à part, écrivant sur ses tablettes. Dans huit jours, 28, rue Bréda.

ÉTIENNE, à part. Rue Bréda, 28... dans huit jours.

LOUISE, regardant alternativement Étienne et Bernard, avec surprise. Mon Dieu! que s'est-il donc passé?

CHARLEMAGNE. En place pour la contredanse! (Sosthène se dispose à emmener Causette, et Étienne à emmener Louise. Bernard semble réfléchir. Et les ouvriers partent en avant-quatre sur un joyeux motif de quadrille. La toile tombe.)

## ACTE DEUXIÈME.

Rue Bréda. — Boudoir élégant. — Divan à gauche; canapé à droite; divan, dans le fond, à gauche. — Dans le fond, à droite, piano derrière le canapé, une petite table. — Portes latérales à droite et à gauche, garnies de portières. — Portes au fond — A gauche, premier plan, porte masquée. — Ameublement coquet.

### SCÈNE PREMIÈRE.

Au lever du rideau, CAUSETTE, au milieu du théâtre, assise sur un tabouret, tire les cartes; JENNY, assise, sur le tapis, à gauche de Causette; SIMONNE, assise à droite; FOEDORA, couchée négligemment sur le divan de gauche, lit un roman; JULIETTE, à droite, sur le canapé, fume une cigarette; VIRGINIE est sur le même divan que Foedora, et fume.

CHŒUR.

Air: Fragment du Cheval de bronze.

Pour rire et changer d'amour

Pour fêter... fêter toujours

Les beaux jours,

Douce ivresse,

Les jours de jeunesse!

Vive le quartier Bréda,

Oubli, folie... et voilà

Ce qu'on trouve sans cesse,

Au quartier Bréda!

FOEDORA. Taisez-vous donc, mesdames, vous m'empêchez de lire un roman délicieux!... Si vous saviez! il y a un jeune homme là-dedans... il est drôlement gentil! O! l'amour chaste aux pâles rayons de la lune!

CAUSETTE. As-tu fini?... Est-elle caucasse avec sa lune!

VIRGINIE, quittant le divan, et s'appuyant sur l'épaule de Causette. Et ta réussite, Causette?

CAUSETTE. Ça vient... ça vient... une, deux, trois, quatre, cinq, six et sept, roi de trèfle, dame de cœur, dix de trèfle... le roi de trèfle, c'est Sosthène; le dix de trèfle vous représente les finances du susdit... la dame de cœur, c'est moi.

JENNY. C'est clair.

CAUSETTE. Roi et dame à côté l'un de l'autre... mariage. (*A part.*) Ça y est!

SIMONNE, *allant s'asseoir sur le canapé près de Fédora; Virginie prend sa place.* Tu crois aux cartes, toi!... Tout ça, c'est des bêtises!

JENNY. Et ce mariage qu'elles t'annoncent...

CAUSETTE. Aura lieu, mes très-chères... (*Gravement.*) Oui, mesdames, j'épouse Sosthène... ce jeune France me réintègre dans le sentier fleuri de la vertu... après m'en avoir pas mal écartée!

TOUTES, *riant.* Ah! ah! ah! ah!

VIRGINIE. Tu te fais épouser, toi?

CAUSETTE. Oui, moi, Causette Lefort, l'ex-fleuriste, j'épouse, dans un temps quelconque, monsieur Sosthène Dumolard... il n'est déjà pas si mal, ce garçon!

SIMONNE. Il a l'air bête.

CAUSETTE. S'il était spirituel, est-ce que j'en voudrais!... enfin, c'est pour vous faire part de mon conjugo, que je vous ai invitées, vous, mes intimes, à déjeuner chez moi.

VIRGINIE. Reste à savoir comment tu t'y prendras pour te faire épouser?

CAUSETTE. C'est mon secret, mes petites biches.

MIMI, *entrant.* Madame!

CAUSETTE, *se levant et amenant Mimi à l'avant-scène.* Eh bien, Mimi, eh bien?

MIMI, *à demi-voix.* Madame, le commissionnaire a suivi monsieur, comme il en a l'habitude depuis huit jours... il l'a vu entrer dans une maison de la rue Maubuée...

CAUSETTE. Après?

MIMI. Le commissionnaire est monté en suivant monsieur, comme vous le lui aviez ordonné, il l'a vu sonner au second étage, chez Isaac Mathieu, l'huissier... c'est là que monsieur va tous les jours, et reste des heures entières... il en sort avec des papiers sous le bras... et entouré d'hommes aussi laids que mal couverts.

CAUSETTE. C'est bien, Mimi!... décidément je suis fixée!

## SCÈNE II.

LES MÊMES, CLIQUET.

CLIQUET, *sur le seuil.* Mademoiselle Causette, s'il vous plaît.

TOUTES. Tiens, Cliquet!

CLIQUET. Présent!... Citoyennes, salut et fraternité! Bonjour, manzelle Causette!... bonjour, la bobonne. (*Il prend la taille de Mimi.*) Sapristi! elle est gentille tout de même, Bonjour, la bobonne.

MIMI. Finissez donc.

CLIQUET. C'est rien, faites pas attention... je fraternise. (*Il embrasse Mimi.*)

CAUSETTE. Cliquez! vous avez des petites manières régence qui ne me conviennent pas... A-t-on vu ça? un bambin de quatorze ans! Cliquez, je me plaindrai à M. Étienne!

CLIQUET. C'est fini, manzelle... Je venais vous apporter la nouvelle parure que M. Dumolard a commandée pour vous. Tenez...

CAUSETTE. C'est bien, mettez ça sur la cheminée, Mimi. Ah! il va bien, Étienne?

CLIQUET. Pas mal... un peu triste et préoccupé... le commerce va pourtant, nous recevons des commandes de tous les côtés. (*Dansant.*) Drinn, drinn, drinn.

CAUSETTE. Et Louise?

CAUSETTE. La bourgeoise! toujours douce et gentille à croquer... mais elle est encore plus triste que le bourgeois... C'est drôle ça, tout de même... dans une lune de miel! Ah! quand je me marierai moi, m'est avis que... ah! bobonne! Allons, Cliquet, pas de ces idées-là! Mais que je suis bête donc! j'oubliais de vous remettre un petit papier de la part de mame Étienne! Tiens! je l'ai perdu... (*Il cherche dans ses poches.*) Ah! non, le voilà!

CAUSETTE, *en allant s'asseoir à gauche.* Donne, donne vite! (*Lisant.*) « Je serai chez toi aujourd'hui pour ce que tu sais. » Ah! ces lettres... je n'y pensais plus, moi.

CLIQUET. Y a-t-il une réponse?

CAUSETTE. Non... qu'elle vienne.

CLIQUET. Suffit... Ah! sapristi, les belles femmes!

TOUTES. Est-il gentil!

CLIQUET. Adieu, citoyennes... Franchement, je conçois que l'on fasse des bêtises pour vous... parce que... vous avez des petits yeux!... Ah! saperlotte, qu'il fait chaud ici! il n'est que temps que je m'en aille!

CAUSETTE, *assise.* Elle relit. Sans adieu, mon petit Cliquet.

CLIQUET, *revenant sur ses pas et faisant des signes aux lorettes.* Dites donc! pendant qu'elle lit... si j'osais! une supposition, comme dit Charlemagne, je vais lui restituer son baiser de l'autre fois... au Chat nu... (*Il s'approche et l'embrasse. Sosthène paraît au même instant.*) Enlevé! vive la ligne!

## SCÈNE III.

LES MÊMES, SOSTHÈNE.

SOSTHÈNE. Ah! je suis volé!... que vois-je! encore l'apprenti! (*On rit.*)

CLIQUET. Faites pas attention, bourgeois, sur le cou, ça ne compte pas... ça ne compte jamais.

SOSTHÈNE. Attends, drôle, tu vas avoir affaire à moi. (*Poursuite pendant la reprise du chœur.*)

REPRISE DU CHŒUR.

Pour rire et changer d'amour, etc.

CLIQUET. Au revoir, bourgeois!... Citoyen-

mes, salut et fraternité. (Il leur envoie des baisers et s'esquive, pour suivi par Sosthène.)

## SCENE IV.

LES MEMES, moins CLIQUET.

TOUS, riant. Ah ! ah ! ah !

SOSTHÈNE. Gamin, va !.. tu me payeras... moi qui étais déjà harassé, moulu, à moitié mort !

CAUSETTE. Faites donc comme nous, alors, asseyez-vous\*.

SOSTHÈNE. C'est vrai ; depuis ce matin, je cours pour emprunter six mille francs, la rançon de mon pauvre ami Frédéric... Vous savez, belles dames, l'affreux malheur qui m'a frappé dans la personne de mon ami ?..

VIRGINIE. Ah ! oui, M. de Ferrière, arrêté au Chat nu.

SIMONNE. Quels gredins que ces huissiers !

SOSTHÈNE. Hein ?

SIMONNE. N'est-ce pas, monsieur Sosthène ?

SOSTHÈNE. Oui, oui... (A part.) Est-elle malhonnête, donc ? (Haut.) Oh ! j'exècre ces gens-là... Quand je vois un huissier, ça me crispe, ça me... et pourtant un viveur, un lion à tous crins, un satané bambocheur comme moi... Un jour ou l'autre je tomberai entre les pattes de ces animaux-là !.. Oh ! les huissiers !.. (Avec horreur.) Oh ! les huissiers !

SIMONNE. Ce pauvre Ferrière !

SOSTHÈNE. Et je n'ai pu trouver la somme !

Impossible ! J'ai frappé à toutes les portes !

CAUSETTE. A toutes ? c'est impossible !

SOSTHÈNE. Parole sacrée !

CAUSETTE. Oh ! vous en avez oublié une.

SOSTHÈNE. Laquelle, chère amie ?

CAUSETTE, indifféremment. Après cela, il y a tant de rues à Paris, qu'on peut très-facilement en oublier une.

SOSTHÈNE. Et laquelle, cher ange ?

CAUSETTE, de même. La rue... la rue Maubnée, par exemple.

SOSTHÈNE, atterré. Hein ?

CAUSETTE. Ceci me rappelle une histoire assez curieuse...

TOUTES. (Simonne vient s'appuyer sur le canapé derrière Causette.) Oh ! raconte-moi ça !

SOSTHÈNE, à part. Je suis inquiet !

CAUSETTE. Il y avait une fois...

SOSTHÈNE. Ah ! c'est un conte de fées ?

CAUSETTE. Du tout, c'est une histoire... je citerai les noms, si l'on veut.

SOSTHÈNE. Les noms !

CAUSETTE. Il y avait une fois un jeune viveur de la plus haute espérance ; âge, vingt-cinq ans ; cheveux tirant sur le rouge, œil

\* Les lorettes, sur le divan de gauche ; Causette, couchée négligemment sur le canapé ; Sosthène, par terre, à ses pieds.

clair... L'histoire ne dit pas s'il était vacciné.

SOSTHÈNE. Il l'était... il devait l'être !

CAUSETTE. L'infortuné était huissier...

SOSTHÈNE. Ah ! le misérable ! N'en parlons plus... ça va, n'est-ce pas ? (Chantant.)

Drinn ! drinn ! drinn !

TOUTES. Non, non, l'histoire, l'histoire !

CAUSETTE. Où en étais-je ?.. Ah ! le malheureux était huissier de père en fils, huissier en plein, huissier à mort ; mais il aspirait à cette célébrité d'homme à la mode, à la réputation d'un viveur effréné... Il était donc horriblement malheureux d'être huissier !

SOSTHÈNE, soupirant. Oh ! oui.

CAUSETTE. Vous dites ?

SOSTHÈNE. Rien, chère amie... Je dis que c'était un drôle et un faquin... Huissier... Pouah !

SIMONNE. N'interrompez pas !

CAUSETTE. Or, ce malheureux, faut-il le nommer ?

SOSTHÈNE. Non, non, appelons-le X.

CAUSETTE. Le malheureux X gagnait beaucoup d'argent. Que fit-il ? Il cacha soigneusement la plaie qui dévorait son cœur, dissimula son état avec les soins les plus minutieux, et continua tout simplement à être lion... et huissier. Bien plus, en vivant avec la jeunesse dorée, procédée Ruolz, il faisait son heurte, le misérable !.. et le lion livrait à l'huissier les jeunes fils de famille affligés d'un nombre plus ou moins grand d'Anglais affaiblés !

SOSTHÈNE. Si nous causions d'autre chose, hein ?.. C'est ça, causons d'autre chose.

LES FEMMES. Non ! la fin ! la fin !

CAUSETTE. Il fit incarcérer un ami intime... Tenez, par exemple, comme si c'était Sosthène qui eût fait pincer Frédéric.

SOSTHÈNE, à part. J'ai envie de filer.

CAUSETTE. Seulement il se trouva, je ne sais où... une jeune fille simple, vertueuse et candide séduite par... Nous l'appellerons, la jeune fille... comment ?

SOSTHÈNE. Appelons-la encore X... bah !

CAUSETTE. Soit. — X n° 2 surprit le secret de X n° 1... elle en profita pour se faire épouser... elle garda du reste très-fidèlement le secret de X n° 1... Morale : Ils se marièrent n° 1 et n° 2 et eurent une foule d'enfants... des petits X... de tout sexe, qui furent l'orgueil et la consolation des deux X qui leur avaient donné le jour. Voilà l'histoire ! voilà !

SOSTHÈNE. Eh bien, ça n'est jamais arrivé... c'est impossible ! (A part.) De l'aplomb. (Haut.) Et puis, c'est ennuyeux ! causons d'autre chose. Revenons à Frédéric. Ce cher Frédéric, que je voudrais le voir libre ! le serrer dans mes bras à plusieurs reprises. Ah ! s'il était ici !

MIMI, *annonçant*. M. Frédéric de Ferrière.

TOUTES. Frédéric !

SOSTHÈNE, *à part*. Lui !

### SCÈNE V.

LES MÊMES, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC, *saluant*. Mesdames...

SOSTHÈNE, *se jetant dans ses bras*. Mon ami, mon excellent ami!.. Dans mes bras ! ah ! encore... toujours... sur mon cœur !

ENSEMBLE.

Air : Vicomtesse Lolotta.

C'est lui ! surprise extrême !  
Quel moment plus heureux !  
Frédéric, c'est lui-même,  
Vient s'offrir à nos yeux,  
C'est lui, c'est lui, quel jour heureux !

SOSTHÈNE. Ce bon Frédéric ! quelle chance de le revoir !

SOSTHÈNE. Mesdames...

LES LORETTES. Mais embrassez-nous donc. *(Elles entourent Frédéric et l'embrassent. \*)*

FRÉDÉRIC. De grand cœur ! Oui, mesdames, je suis libre, et cela, grâce à une intervention inconnue... à un bon ange mystérieux ! Eh mais, j'y pense, ce bon ange qui a payé les six mille francs... c'est toi, Sosthène, c'est toi !

SOSTHÈNE. Moi !.. Mais non !

FRÉDÉRIC. Tu veux être discret, très-bien ! Je suis ton débiteur, Sosthène.

SOSTHÈNE. Comment donc !.. *(A part.)*

Ah ça, est-ce que, sans m'en douter, j'aurais payé pour lui... Elle serait forte, celle-là.

FRÉDÉRIC. Libre !.. Pouvoir me venger ! CAUSETTE *(l'amenant sur l'avant-scène.)*

Et de qui ?

FRÉDÉRIC, *lui baisant la main*. D'une femme qui m'a joué, belle dame.

CAUSETTE. C'est charmant ! *(A part.)* Rien du tout, va ! Je vais lui parler, et s'il lui reste un peu de cœur...

SOSTHÈNE. Bah ! pourquoi se venger ?.. Moi, qui te parle, mon ami, j'ai été trompé par toutes mes femmes.

TOUTES, *riant*. Ah ! ah ! ah !

SOSTHÈNE. C'est ça, rions bien. Mimi, du champagne ! beaucoup de champagne ! Frédéric est parmi nous. Fêtons sa bienvenue. Chacun sa coupe, belles dames, et en avant le turlututu ! *(Mimi apporte un plateau avec deux bouteilles et des verres.)*

TOUTES. Oui ! oui !

SOSTHÈNE. Le grand successeur de drinn, drin, et du rafafla... Allons, Causette, le turlututu !

CAUSETTE. Le turlututu demandé ! ou Paris en 1850 ; prédictions réalisées de Mathieu Laensberg et autres farceurs. Attention là !

\* Sosthène, Jepy, Simone, Causette, Frédéric, Juliette, Virginia.

### LE TURLUTUTU.

Air nouveau de M. Basille.

PREMIER COUPLÉ.

Comme des tourterelles,  
Les femmes à Paris  
Sont douces et filiales  
À messieurs leurs maris ;  
On y tient ses promesses  
Pas besoin de serments ;  
L' mari n'a pas d' maîtresse,  
La femme pas d'amants !

TOUTES.

Cric ! crac !

CAUSETTE.

Turlututu,  
Tu, tu, tu, tu,

Tu, tu,

Vlà comme on entend la voix !

Turlututu

Tu, tu, tu, tu,

Tu, tu,

Turlututu !

DEUXIÈME COUPLÉ.

À Paris la lorette,  
Oiseau de ce quartier,  
Ne fait pas en cachette  
De queues à son banquier ;  
À Paris rien n' s'achète,  
À Paris nul n'est fou,  
Tout le monde est honnête,  
Personne n'est filou !

TOUTES.

Cric ! crac !

CAUSETTE.

Turlututu, etc.

TROISIÈME COUPLÉ.

Et le candidat n'aime  
Que les discours pas longs ;  
Le tailleur donn' lui-même  
À l'œil ses pantalons...  
Bref, la chambre est adroite,  
Et vous verrez demain,  
Et la gauche et la droite  
S' donner des poignées d' main.

TOUTES.

Cric ! crac !

CAUSETTE.

Turlututu, etc.

*Les refrains sont chantés en choquant les verres.*

SOSTHÈNE. Et vive la joie !... voilà comme j'aime à descendre le fleuve de la vie... courte et bonne !... pas vrai, belles dames ? *(Ils remontent vers le fond avec les lorettes.)*

CAUSETTE, *sur l'avant-scène*. Frédéric... j'ai une confiance à vous faire.

FRÉDÉRIC. Je vous écoute.

CAUSETTE. Lisez !

FRÉDÉRIC. Louise !... elle va venir !

CAUSETTE. Dans quelques instants.

FRÉDÉRIC. Quoi ! vous savez...

CAUSETTE. Tout !... Louise est mon amie et une honnête femme qui ne demande rien qu'à rester honnête... Il y en a tant qui demandent le contraire !... Frédéric, ces lettres, il me les faut... voyons... un bon mouvement !

FRÉDÉRIC, *à part*. Elle va venir. *(Haut.)* Eh bien !... elle aura ces lettres.

CAUSETTE. Vous les avez ?

FRÉDÉRIC. Chez moi.

CAUSETTE. Courez vite les chercher... je veux vous laisser cette bonne action de les

donner vous-même à Louise. Tenez, par ce petit escalier dérobé qui donne sur la rue Notre-Dame-de-Lorette... Vous prendrez un milord sur la place...

FREDÉRIC, *prenant la clef pendant que Causette ouvre la petite porte.* Merci! (*A part.*) Enfin!

SOSTHÈNE. Tiens!... un escalier dérobé... et je ne le connais pas... Ah ça, dites donc, chère amie...

CAUSETTE. La paix, mon cher! ou je vous change!

SOSTHÈNE. Ah! mais...

CAUSETTE, *à Frédéric.* Allez... allez vite... voici la clef... ici dans une heure.

FREDÉRIC, *lui baisant la main.* Dans une heure. (*A part.*) Louise ici! (*Il sort, la porte se referme.*)

### SCÈNE VI.

LES MÊMES, moins FREDÉRIC.

SOSTHÈNE. Eh bien! où va-t-il donc?...

CAUSETTE. Ça ne vous regarde pas.

SOSTHÈNE. C'est comme les héros de l'histoire X!... un logogriphe, parole sacrée! une énigme!...

CAUSETTE, *lui donnant une petite tape sur la joue.* Dont je vous dirai le mot, Sosthène de mon cœur... vous l'aurez aujourd'hui même... amour d'homme, va!

SOSTHÈNE, *à part.* Elle me prend par les sentiments... elle me ménage quelque chose.

MIMI, *annonçant.* Une jeune dame est là, qui demande instamment madame.

TOUTES. Une jeune dame?

CAUSETTE, *à part.* C'est elle! (*Haut.*) Oui, mes très-bonnes... une visite...

SIMONNE. Reçois-la...

VIRGINIE. Nous allons l'attendre à côté... il y a encore des cigarettes?

CAUSETTE. Oui... c'est ça... Sosthène, tenez compagnie à ces dames.

SOSTHÈNE. Mais...

CAUSETTE, *frappant du pied.* Allez-y, Sosthène, ou...

SOSTHÈNE. Ou je vous change... connu... On y va, tigresse, on y va... à ce soir le mot de l'énigme!

REPRISE.

Turlututu, etc.

### SCÈNE VII.

LOUISE, puis CAUSETTE.

CAUSETTE, *à Mimi.* Fais entrer. (*Entre Louise voilée, Mimi sort.*)

LOUISE, *levant son voile.* Chère Causette!...

CAUSETTE, *l'embrassant.* Ma bonne Louise!...

LOUISE. Tu vois, je suis venue... Eh bien... ces lettres!

CAUSETTE. Dans une heure, tu les auras.

LOUISE. Que tu es bonne et gentille!... Toi seule auras été mon salut.

CAUSETTE. Tiens! je fais mon devoir... Pardine, la belle malice!.. je t'aime, je t'estime... Tu vaud mieux que moi.

LOUISE. Causette, tu as du cœur.

CAUSETTE. Ah! sans ce brigand de Sosthène!... Galopin, va... Enfin, suffit... on sait ce qu'on sait.

LOUISE. Je pourrai donc être heureuse... car Etienne ne sait rien, ne soupçonne rien... C'est que vois-tu, Causette, pour cette âme honnête et confiante un soupçon... Oh! ce serait la mort de sa tranquillité, de son bonheur.

AIR: *Le bon Curé.*

Vois-tu, Causette, Etienne, c'est un frère;

Sans rien dire, il m'aimait déjà.

Ce fut l'époux qu'avait choisi mon père,

Et mon devoir... Dieu le dicta.

Sa voix a rendu l'espérance

A mon cœur qui n'a pu trahir...

En songe, il m'a dit: Confiance,

Confiance dans l'avenir.

Oui, Dieu m'a dit; Louise, confiance,

C'est le bonheur, c'est l'avenir!

CAUSETTE. Et il ne s'est pas trompé, sa-  
pristi! Tiens, Louise, je suis une Rigolette  
pur sang... J'ai fréquenté le Ranelagh beau-  
coup... j'ai soupé pas mal et j'ai aimé quel-  
quefois... mais le cœur est toujours là, fixe  
au poste... il ne change pas... et toute Cau-  
sette que je suis... eh bien, je pense que c'est  
beau de voir deux femmes se donner ainsi la  
main et avoir une franche amitié... Une femme  
qui sauve l'autre à charge de revanche... il  
me semble à moi que le bon Dieu est là de-  
dans et ne nous laissera pas en chemin. Bon  
courage, Louise, bon courage!

ENSEMBLE, *à demi-voix.*

AIR:

Nous réussirons,

Ici, toutes deux nous conspirons;

C'est pour ton bonheur,

Etienne, c'est pour ton honneur.

Viens, espoir d'acteur,

Briller en mon cœur

Comme une fleur,

Dieu nous regardera

Et nous bénira,

Il nous rend déjà

Nos premiers beaux jours

Et nos amours.

*Elles s'embrassent.*

CAUSETTE. Allons, vite, un sourire!... tu auras tes lettres, tu les déchireras, et tout sera dit... ça sera comme si jamais tu ne les avais écrites... Mais comment as-tu fait pour venir seule?

LOUISE. Oh! je ne suis pas seule... Charlemagne, tu sais, cet ouvrier si dévoué à Etienne.

CAUSETTE. Oui, un gros, un peu simple... Connu!

LOUISE. Mais un cœur d'or, Causette; il m'a accompagnée; seulement, le pauvre garçon, il s'est endimanché pour venir chez toi!



CAUSETTE. Mais qu'il entre. (*Appelant.*)  
Mimi!

MIMI. Madame!

CAUSETTE. Mimi, faites entrer le cavalier  
de madame.

## SCÈNE VIII.

LES MÊMES, CHARLEMAGNE, *mis ridicu-  
lement et à la dernière mode* (1).

CHARLEMAGNE. Me v'là ! me v'là !

CAUSETTE. Ha ! ha ! ha !

CHARLEMAGNE. De quoi donc que vousriez ?

CAUSETTE. Pourquoi diable vous êtes-vous  
fagoté comme ça ?... Vous me faites l'effet  
d'un mannequin de tailleur.

CHARLEMAGNE, *avec le plus grand flegme.*  
Je vas vous dire... Une supposition... que je  
sois à l'atelier... ma blouse, manches retroussées,  
ça va... Mais j' m'ai dit : Minute, Char-  
lemagne... tu te la casses du côté de la rue  
Bréda, mon bonhomme... faut prendre le  
costume des naturels du pays... Alors, j' n'ai  
fait ni une ni deux, j'ai loué un costume  
complet en laissant quinze francs d'arrhes...  
et j' m'ai déguisé en aristo... Voilà !

CAUSETTE, *riant.* Parfait !

CHARLEMAGNE. Ça me va assez bien... à ça  
près que ça me gêne sous les bras... mais ça  
se fera, c'est les sous-de-pied qui m'embêtent,  
ça me fait remonter ma chemise dans le dos...  
Et la canne !... comme c'est gracieux... Et le  
lorignon... je ne m'en sers pas, mais c'est  
égal... Mes gants ont craqué ! des gants de  
dix-huit sous, rien que ça, chez la mère Dot-  
tement, au Temple... ça sent mauvais, mais ça  
dure... J' suis un peu ficelé, que j' m'en  
vante... Je pourrais piger avec le jeune pre-  
mier du Lazare... un garçon qui pince la  
roulade dans le soigné.

CAUSETTE. Dites donc, Charlemagne !...

CHARLEMAGNE. Ah ! nom d'un chien !...  
j'ai cassé ma bretelle !... Tenez, la v'là !...  
C'est gênant d'être un homme comme il faut...  
Dire qu'il y a des gaillards qui se fagotent  
ainsi trois cent soixante-cinq jours par an...  
et ils mettent quelquefois deux habits l'un  
par dessus l'autre... Plaignons-les ! (*On en-  
tend rire dans la chambre voisine.*)

CAUSETTE. Voilà ces dames.

LOUISE, *effrayée.* Tu as du monde... adieu.

CAUSETTE. Des amies... ne crains rien. (*A  
la cantonade.*) Un mot, Sosthène !

## SCÈNE IX.

LES MÊMES, SOSTHÈNE.

SOSTHÈNE, *paraissant.* A moi ?... Tiens,  
la petite mariée du Chat nu !...

CAUSETTE, *à Sosthène.* Silence ! je vais  
causer avec Louise, tenez compagnie à Char-  
lemagne ! (*Sortis de Louise et de Causette.*)

(1) Causette, Charlemagne, Louise.

## SCÈNE X.

SOSTHÈNE, CHARLEMAGNE, puis LES  
LORETTES.

SOSTHÈNE. En voilà une corvée !... je les  
ai toutes.

CHARLEMAGNE. Ah ! mais, mon petit, je  
vous remets à présent ! vous êtes monsieur  
Dumolet. (*Il se jette sur le canapé.*)

SOSTHÈNE. Dumolet ! Dumolet !... Il a  
juré de m'estroper ; animal, va !

JENNY, *paraissant.* Eh bien !... mon-  
sieur Sosthène. (*apercevant Charlemagne.*)  
Ah ! la bonne tête ! (*Appelant les autres.*)  
Mesdames ! mesdames ! (*Elles entrent.*)

VIRGINIE, *regardant Charlemagne.* Qu'est-  
ce que c'est que ça ?

SOSTHÈNE, *à part.* Oh ! quelle idée flam-  
boyante ! Sapristi ! je vais m'amuser. (*Haut.*)  
Chut ! chut !

TOUTES. Quoi donc ?

SOSTHÈNE, *attirant les lorettes à gauche.*  
Mes enfants... Chut !

TOUTES. Parlez donc !

SOSTHÈNE. Gardez-vous de plaisanter ce  
monsieur là-bas ! Vous ne le connaissez donc  
pas ?

TOUTES. Pourquoi ?

SOSTHÈNE. C'est le fameux boyard Charle-  
magne... Ikof, un Russe affecté de dix millions  
de revenu... de trente-trois mille serfs... Il  
est propriétaire à Saint-Pétersbourg... un en-  
droit où tout le monde paye ses termes...  
L'empereur le tutoie et lui offre du tabac...  
C'est un vrai Crésus, un Monte-Christo !...  
Celle de vous qui lui plaira... dam ! sa for-  
tune est faite.

TOUTES. Vrai ?

SOSTHÈNE, *gravement.* Comme j'ai l'hon-  
neur de vous le dire.

VIRGINIE. Diable !... c'est que j'ai mon  
Charles !

SOSTHÈNE. Bah !

FOEDORA. Et moi, le petit chose qui m'a-  
dore !

SOSTHÈNE. Bah ! il n'en saura rien... et  
puis les *petits choses* se trouvent à chaque  
instant... Tandis qu'un boyard... Peste !

VIRGINIE, *réfléchissant.* Trente-trois mille  
serfs !...

FOEDORA. Dix millions !...

SOSTHÈNE. De revenu.

SIMONNE. Propriétaire !

JULIETTE. Un Russe pour de bon !

JENNY. Et il prise avec l'empereur ?

SOSTHÈNE. Allons, mes enfants... la lice est  
ouverte... Attaquez l'ennemi... en avant les  
ceillades... Une fortune pour celle qui réussira.

VIRGINIE, *passant devant, va chercher  
sur la table un verre et une bouteille.* Ah ça,  
mesdames, guerre loyale, au moins !...

TOUTES. Oui, oui !

CHARLEMAGNE. Qu'est-ce donc qu'ils ont à jaboter !... (*Les femmes vont se grouper autour de Charlemagne ; Sosthène, étendu sur le sofa, lorgne.*)

VIRGINIE. Pardon, un verre d'Al, monsieur.

CHARLEMAGNE. Dam ! j' n'haïs pas l'Al... (*On lui verse, il boit et fait la grimace.*) Oh ! que c'est fadasse... ça ne gratte pas l'alouette. J'aime que ça gratte l'alouette, moi ! Tenez, je connais un petit pichenet à six, chez un mannezingue à moi... cristi !... c'est un peu ça !

FOEDORA, à Sosthène. Il va chez le marchand de vin ?

SOSTHÈNE. C'est un original !... il veut tout sennaitre.

FOEDORA. Ah !...

VIRGINIE. Et vous plaisez-vous à Paris ?

CHARLEMAGNE. Oui... on rigole suffisamment.

VIRGINIE. On rigole !... Tiens, il parle très-purement la langue.

JULIETTE. Il est très-bien !

SIMONNE. Il n'y a que les étrangers pour avoir ce sans-*façon* distingué.

CHARLEMAGNE. Encore un verre, sans vous offenser... Tenez, quand vous voudrez boire du petit bleu qui chatouille agréablement, faut aller au Lancier polonais.

FOEDORA. Polonais !...

JENNY. Il veut nous mettre sur la politique !

SIMONNE. Est-ce que vous êtes allé en Pologne ?

CHARLEMAGNE. Non !... Je n'ai été qu'au Lancier polonais !... Il y a là lundi un tas de camaroux, des propres-à-rien, des bons zigs ! On fait sauter sa pièce de quarante sous... C'est rigolo ! (*Il se lève et prend le milieu de la scène.*)

JULIETTE. Il y a un choix d'expressions !...

SOSTHÈNE. Oh ! ça sent le boyard d'une lieue !

CHARLEMAGNE. Encore un petit coup, s'il vous plaît !

TOUTES. Comment donc !

SOSTHÈNE, à part. Ah ça, elles vont me le griser !

CHARLEMAGNE. Il ya aussi Paul Niquet... vous savez... près des z'halles !... C'est connu ça !... (*Il boit.*)

FOEDORA. Et pendant vos voyages, que deviennent vos serfs ?

CHARLEMAGNE. S'il vous plaît ?

FOEDORA. Que deviennent vos serfs ?

CHARLEMAGNE. Mes serfs ! je n'ai pas de serfs, je n'ai qu'un chien !

TOUTES. Un chien !

CHARLEMAGNE. Un gros chien ! Dam ! je

n'ai que lui... c'est ma famille ! Si je meurs, je le fais mon héritier.

TOUTES. Oh !

VIRGINIE. Voilà un chien qui sera à son aise.

FOEDORA. Un chien millionnaire.

SIMONNE. Ce sera drôle, un chien qui aura des serfs !

JULIETTE. Il chassera !

CHARLEMAGNE. Dites donc, les petites mères, est-ce qu'on peut fumer ici ? la bourgeoisie ne dira rien.

TOUTES. Certainement.

CHARLEMAGNE. Je meurs d'envie d'en griller une ou deux, foi de Charlemagne.

JULIETTE. Ikof !

CHARLEMAGNE. Ikof, si vous voulez, je ne suis pas chatouilleux. (*Il tire une pipe, du tabac et un briquet.*)

SIMONNE. Il avoue sa nationalité.

VIRGINIE. Un boyard qui pipe.

FOEDORA. Mais ce Russe va fumer comme on Suisse.

CHARLEMAGNE, essayant une allumette. Ça ne prend pas... Bah ! remettez la partie et buvons. (*Il boit à même la bouteille.*)

VIRGINIE. Et... aimez-vous ?

CHARLEMAGNE. Moi... non, je suis disponible du côté du cœur.

VIRGINIE, avec coquetterie. Serait-il donc si difficile de le fixer ?

FOEDORA, de même. Toute femme serait heureuse de vous enchaîner.

TOUTES. Oh ! oui.

CHARLEMAGNE, à part et s'cartant à gauche. Tiens ! tiens ! je crois qu'elles me font de l'œil... ça me va ! Dieu ! c'est-il embêtant que j'aie mis des sous-de-pied. Dites donc, Dumolet, un service d'ami, là.

SOSTHÈNE. Qu'est-ce ?

CHARLEMAGNE. Défaites-moi donc mes sous-pied, sans vous commander.

SOSTHÈNE. Allons donc !

CHARLEMAGNE. Comment, les petites mères, si on vous faisait un petit doigt de cour... on pourrait se flatter !

VIRGINIE, baissant les yeux. Peut-être.

CHARLEMAGNE. Ah ! mes sirènes ! vous m'allez considérablement ! avec ça que le champagne m'impressionne ! Il faut que je vous engrasse.

TOUTES. Monsieur !

CHARLEMAGNE. Non d'un chien !... je vois double ! vous êtes dix... faut que je vous embrasse toutes les dix. Ah ! bayadères, mes petites chattes, je vous mènerai au Lancier polonais.

SOSTHÈNE, riant. C'est délicieux !

ENSEMBLE.

AIR :

LES LORETTES.

Ah ! ah ! ah ! vraiment,  
C'est charmant.

Qui donc fixera  
Cet amoureux-là?  
Ah! ah! ah! vraiment,  
C'est charmant,  
Ah! ah! ah! ah!  
Qui le fixera?

CHARLEMAGNE.

Ah! ah! ah! vraiment,  
C'est charmant.  
Quel trésor voilà  
Que ces femmes-là.  
Ah! ah! ah! vraiment,  
C'est charmant,  
Ah! ah! ah! ah!  
Quelles femmes voilà!

CHARLEMAGNE.

Un baiser, mes belles!  
Voyez, quel regard!

TOUTES, riant.

Ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah! quel regard!

CHARLEMAGNE.

N' soyez pas cruelles,  
Un baiser dard-dard.

TOUTES.

Ah! ah! ah! ah! ah! voyez donc quel regard!

CHARLEMAGNE.

Voilà bien l'effet du champagne,  
J'y vois double! quel coquin d' sort!  
Quartier Bréda, pays d' Cocagne.  
Chez toi j' veux revenir encor.

VIRGINIE.

Cet homme-là, c'est un trésor!  
CHARLEMAGNE, élevant la bouteille,  
J' suis pochard, je rigole à mort.

REPRISE.

Ah! ah! ah! etc.

*Charlemagne pourait en chancelant et embrasse les femmes. Sosthène renversé dans le sofa, rit aux éclats. Entrent Causette et Louise.*

## SCÈNE XI.

LES MEMES, CAUSETTE, LOUISE.

CAUSETTE. Eh bien?

CHARLEMAGNE, immobile. Nom d'un chien!  
la bourgeoise!

CAUSETTE. Est-ce que vous jouez aux  
quatre coins?

SOSTHÈNE, se levant. Non, ma chère... c'est  
une histoire aussi plaisante que celle des deux  
X!...

CAUSETTE. Bah!

SOSTHÈNE. A propos! et le mot de l'é-  
nigme?

CAUSETTE. Vous le saurez, cher Poulot.

SOSTHÈNE. Elle m'a appelé cher Poulot...  
Elle va me demander de l'argent.

LOUISE, à Causette. Et ces lettres? (La  
petite porte s'ouvre, Frédéric se montre et  
fait signe à Causette.)

CAUSETTE, à part. Frédéric! (A Louise.)  
Reste ici, tu vas les avoir. (Aux autres.) Ve-  
nez, mesdames, venez toutes, suivez-nous,  
Sosthène, et vous aussi, Charlemagne.

CHARLEMAGNE. Présent, la bourgeoise. (As-  
sentiment de Louise.) J'obéis.

ENSEMBLE.

Air de sortie.

CAUSETTE, seule.

Que ton âme espère  
Un avenir meilleur,

Ces lettres, ma chère,  
Te rendront le bonheur.

REPRISE ENSEMBLE.

Que ton âme espère, etc.

LES LORETTES et SOSTHÈNE.

Que son âme espère  
Un avenir meilleur.  
Pour elle sur terre,  
Est encor du bonheur.

LOUISE.

Faut-il que j'espère  
Un avenir meilleur?  
Pour moi, sur la terre,  
Reste-t-il du bonheur?

## SCÈNE XII.

LOUISE, FRÉDÉRIC, entre, va s'assurer  
s'il y a du monde, puis redescend à la  
gauche de Louise.

LOUISE. Oh! je devais venir ici... c'était un  
devoir d'anéantir jusqu'à la moindre trace...  
Seule! je suis seule! oh! malgré moi... je  
ne sais, mais... j'ai peur! j'ai peur!... (Elle  
se retourne et se trouve face à face avec  
Frédéric.) M. Frédéric!

FRÉDÉRIC, souriant. Vous ne m'attendiez  
pas?

LOUISE. Non, non... Causette... ces lettres...

FRÉDÉRIC. Elles sont chez moi, madame.

LOUISE. M. Frédéric... pitié!

FRÉDÉRIC. Avez-vous eu pitié de moi, il y  
a huit jours, madame?... Louise, j'oublierai  
tout... mais ce que vos regards me promet-  
taient jadis, eh bien, je l'attends... c'est moi,  
c'est Frédéric qui vous aime et qui vous a  
perdue.

LOUISE. Assez! assez!

FRÉDÉRIC. Louise!

LOUISE. Assez... ou j'appelle.

FRÉDÉRIC. Ces murs sont discrets et  
sourds! Qui viendrait, Louise, à votre appel?

## SCÈNE XIII.

LES MEMES, ÉTIENNE.

ÉTIENNE, se plaçant entre eux. Moi,  
monsieur.

LOUISE, tombée sur le divan. Étienne.

FRÉDÉRIC, à part. Étienne! (Haut.) Mais,  
monsieur, dites-moi...

ÉTIENNE. Tout à l'heure, monsieur, tout  
à l'heure! (S'approchant lentement de  
Louise.) Louise! c'est vous!... mais, chez  
qui suis-je donc ici? Ah! chez Causette...  
j'oubliais... j'oublie tout... j'ai la tête per-  
due et le cœur déchiré!

FRÉDÉRIC. Monsieur...

ÉTIENNE. Tout à l'heure, monsieur, tout à  
l'heure!.. (A Louise.) Louise, en quittant  
l'atelier, avez-vous bien pensé que vous je-  
tiez au vent la part de bonheur que Dieu  
m'avait faite, que vous brisiez froidement le  
repos de mes nuits, le travail de mes jours, que  
vous laissiez enfin, sur le seuil de la porte,  
toutes les joies, toutes les illusions de l'ave-

nir... Non, vous n'avez pas pensé, car vous ne seriez pas venue, n'est-il pas vrai? Oh! non, vous ne seriez pas venue!... Tenez! je vous ai suivie et je vous voyais trembler et faiblir à chaque pas.

LOUISE. Étienne!

ÉTIENNE. Oh! nous sommes chez Causette!... j'oubliais encore... et vous me trompiez, Louise!

LOUISE. Je vous jure...

ÉTIENNE. Pas de serments! le ciel n'écoute pas ceux que l'on fait ici... Ah! je vous ai tant aimée, moi, qui vous parlais en tremblant... moi, qui avais mis en vous ma confiance comme dans une sainte! Louise!... Louise!...

FRÉDÉRIC. Mais, monsieur.

ÉTIENNE. Eh bien, que voulez-vous?... c'est vous qu'elle aime, me direz-vous! Les voilà, les voilà donc ceux qui nous trompent bassement!... Oui, monsieur, oh! celui qui vole en plein jour, hardiment, celui-là est puni! mais la loi ne dit rien à ceux qui nous volent dans l'ombre nos joies tranquilles; ils peuvent, ceux-là, du haut de leur insouciance, rire de notre bonheur qu'ils ont pris! Qu'est-ce, après tous, disent-ils? Rien... rien... un nom de plus, une conquête nouvelle. Voilà la vie! et ils chantent! et ils boivent! Et ils répètent: « C'est charmant... » en étouffant au fond du cœur cette voix secrète qui leur dit: « c'est infâme! »

FRÉDÉRIC, avec un geste menaçant. Un pareil langage...

ÉTIENNE, se rapprochant de Frédéric. Ne me menacez pas ainsi... Je sais qu'entre nous, il faut un duel, n'est-ce pas?

FRÉDÉRIC. Un duel! entre nous..., vous savez bien que c'est impossible.

ÉTIENNE. Impossible, et pourquoi?

FRÉDÉRIC. Je suis gentilhomme, monsieur Étienne.

ÉTIENNE, croisant les bras. Monsieur Frédéric... je suis ouvrier, j'ai mes titres aussi, monsieur.

AIR: Simple Soldat.

Vieux préjugés! non, vous n'existez plus,  
 Disparaissez de la France nouvelle,  
 Fils du travail, soyez les bienvenus!  
 Votre noblesse se révèle,  
 Marchant dans les nobles chemins,  
 Notre devise est: utiles sans cesse;  
 Le cœur, voilà nos parchemins  
 Et nos titres sont nos deux mains,  
 Le travail est notre noblesse!  
 De l'ouvrier c'est la noblesse!

FRÉDÉRIC. Encore une fois, monsieur...

ÉTIENNE. Ah! suis-je donc bien ridicule maintenant, monsieur, et me refuserez-vous cette satisfaction?

FRÉDÉRIC. A vos ordres donc, monsieur... C'est vous qui l'aurez voulu.

LOUISE. Étienne, si vous saviez...

ÉTIENNE. Je ne sais rien, madame. je ne veux rien savoir.

#### SCÈNE XIV.

LES MÊMES, CHARLEMAGNE, puis SOSTHÈNE, CAUSETTE et LES LORETTES. (Rires en dehors.)

CHARLEMAGNE, entrant en regardant encore dans le boudoir. C'est égal! nom d'un chien, je les ai embrassées tout de même. (Voyant Étienne.) Oh!

ÉTIENNE. Charlemagne, et toi aussi.

CAUSETTE, entrant avec les lorettes. Ciel! Étienne!... qu'est-ce donc? (Elle court à Louise (1).)

SOSTHÈNE. Le mari!

ÉTIENNE. Oui, c'est moi... Vraiment, on riait chez vous, Causette, on s'amusait... parbleu! Je veux rire aussi, moi... A nous donc le tourbillon des plaisirs et des fêtes toujours renaissantes! à nous la musique, les fleurs, des fleurs partout! (À Louise.) Mais riez donc, madame!... vous êtes bien pâle pour une réunion de fous comme nous... mais riez donc, madame, vous ne riez pas! Et maintenant à vous tous, le dernier mot d'Étienne: vous m'avez pris mon bonheur, vous m'avez pris ma femme... Gardez-les! (Il rit comme un insensé. Voyant Bernard qui entre et reste sur le seuil de la porte.) Ah! c'est vous, docteur. Parbleu! le destin nous réunit merveilleusement ici. Vous savez... Louise Morel que j'ai tant aimée... Louise enfin... Eh! bien... elle me trompe, elle m'a trompée, entendez-vous? Allons! que la fête commence... mais moi, j'étouffe ici! Louise, adieu!

LOUISE. Nous nous reverrons.

ÉTIENNE. Jamais! Viens, Charlemagne.. à l'atelier, mon vieux Charlemagne, à l'atelier! (Il sort entraînant Charlemagne étonné.)

#### SCÈNE XV.

LES MÊMES, moins ÉTIENNE et CHARLEMAGNE.

CAUSETTE, courant à Frédéric. Et vous ne dites rien, vous, sans cœur d'homme que vous êtes?

LOUISE. Que me reste-t-il?

BERNARD, allant à elle. Moi, mon enfant!

LOUISE. Le docteur!

BERNARD. Et il ne vous abandonnera pas. (Haut.) Il faut que je parle à M. Frédéric!

FRÉDÉRIC, à part. Lui! toujours!

SOSTHÈNE, qui est remonté et se trouve numéro 1. Tiens! l'homme au petit manteau bleu!

(1) Louise, Causette, Étienne, Charlemagne, un peu dans le fond, Frédéric, Sosthène, les Lorettes groupées près la porte de gauche.

**BERNARD.** Ce manteau, monsieur, vous le trouvez ridicule, je puis l'ôter. (*Il ôte le manteau et apparaît en habit noir avec la décoration.*)

**FRÉDÉRIC.** Mes amis, quelques minutes, seulement.

**BERNARD.** Causette, emmenez Louise.

**CAUSETTE.** Tiens ! on dirait que Frédéric a peur !... c'est étrange.

ENSEMBLE, à demi-voix.

Air d'Hérold. (Marie, 3<sup>e</sup> acte.)

Mais voyez donc comme à sa vue  
Frédéric se trouble et palit,  
Courbant la tête, l'âme émue,  
Il obéit, il obéit !

*On se retire silencieusement.*

### SCÈNE XVI.

**FRÉDÉRIC, BERNARD.**

**BERNARD.** Seuls !

**FRÉDÉRIC.** Mon père !

**BERNARD.** Oh ! je n'abuserai pas de vos précieux instants !... C'est de Louise que j'ai à vous parler, de Louise à laquelle j'exige que vous renonciez.

**FRÉDÉRIC.** Jamais, mon père, jamais.

**BERNARD.** Malheureux !

**FRÉDÉRIC.** Mais pourquoi donc, mon père, pourquoi cette obstination à me poursuivre ? s'il vous plaît à vous de renier votre nom, de fuir votre hôtel... vous êtes libre ! mais de grâce ! un peu de réciprocité.

**BERNARD.** Vous êtes coupable et mauvais fils, Frédéric... car vous allez forcer votre père à rougir, ici, dans cette maison.

**FRÉDÉRIC.** Vous, monsieur le comte !

**BERNARD.** Il y a vingt ans, je fus appelé comme médecin près d'une jeune femme... « Sauvez-la, disait le mari, sauvez-la ! » Quelques jours de science et elle vivait... Cette femme se voua à son sauveur... elle m'aima ! et j'apportai, moi, moi, l'honnête homme... le trouble dans cette tranquille demeure... Je fus puni, car deux ans plus tard, elle emportait dans la tombe notre secret... mais elle laissait une fille... la mienne, entendez-vous, monsieur ?

Air :

Le châtement avait suivi la faute ;  
J'étais puni, car je ne pouvais pas,  
Mon fils, marcher la tête haute,  
L'honnête homme rougit, hélas !  
Je restais seule, isolé, sans famille,  
D'une faute, affreux châtement !  
Chaque jour je voyais ma fille  
Et je n'osais dire : c'est mon enfant !  
Je n'osais pas embrasser mon enfant !

**FRÉDÉRIC.** Mon père !

**BERNARD.** Vous renoncerez à Louise, monsieur ? (*Lui saisissant le bras.*) Vous y renoncerez... car Louise Morel, la femme d'Etienne Durand, l'ouvrier... est la fille de Thérèse et la mienne...

**FRÉDÉRIC,** comme frappé d'une idée subite. O mon Dieu !

**BERNARD.** C'est votre sœur... monsieur le baron, entendez-vous, votre sœur !

**FRÉDÉRIC.** Grâce !

**BERNARD.** Silence ! on vient !

### SCÈNE XVII.

**LES MEMES, SOSTHÈNE, CAUSETTE, LOUISE, LORETTES.** (*Musique jusqu'à la fin de l'acte.*)

**CAUSETTE.** Eh bien ? (*À Frédéric.*) Et ces lettres ?..

**FRÉDÉRIC.** Plus tard !.. plus tard !..

**CAUSETTE.** Il n'a pas rendu les lettres... Oh ! les hommes... ils ne valent pas cinquante centimes !

**BERNARD.** Dans mes bras, Louise, dans mes bras !

**LOUISE.** Ah ! il n'y a plus que Dieu qui puisse me sauver !

**BERNARD.** Oui, mon enfant, et il vous sauvera !

**CAUSETTE.** Sapresti ! il faut que je venge Louise. (*À Sosthène.*) Sosthène, vous me demandiez le mot de l'énigme ?

**SOSTHÈNE.** Oui, cher ange !

**CAUSETTE.** Sosthène... tu n'es pour tout potage qu'un affreux hoissier, entends-tu ?..

**SOSTHÈNE,** tombant sur une chaise. Grâce !.. Silence !.. Je t'épouse !

**CAUSETTE.** Enfin !

**SOSTHÈNE.** Quelles émotions !.. Une tasse de tilleul ! Mimé.

**CAUSETTE,** tragiquement. Et vous ne mettez pas de sucre ! !

**FRÉDÉRIC,** bas à Bernard qui entraîne Louise. Me pardonnerez-vous, mon père ?

**BERNARD,** sévèrement. Quand vous aurez sauvé Louise, monsieur.

(*Causette pince Sosthène qui burait son tilleul. — Frédéric, très-pâle, adresse un geste suppliant à son père, et les lorettes, étonnées, regardent silencieusement Bernard qui, près de sortir, soutient Louise chancelante. — TABLEAU.*)

### ACTE TROISIÈME.

L'atelier d'Etienne Durand. — Porte au fond ; — portes à droite et à gauche ; fenêtre garnie de fleurs à gauche. Dans le fond, à côté de la porte de gauche, un portrait de femme ; à gauche, premier plan, un établi de bijoutier, deux places ; à droite, un établi de bijoutier, quatre places ; outils divers et bijoux sur ces établis ; chaises.

### SCÈNE PREMIÈRE.

**ROSSIGNOL ; MANITOU,** assis à l'établi de droite ; **PINGOT,** regardant la porte de droite ; **CHARLEMAGNE,** assis et la tête dans ses mains.

PINGOT. Toujours.. toujours la même chose!..

MANITOU. Vraiment!

PINGOT. Il semble ne penser à rien..

ROSSIGNOL. Pauvre patron!

PINGOT, *se remettant au travail.* C'est égal... c'est fichant tout de même. Cet atelier, si gai autrefois... où tout le monde chantait... Eh bien... à c't'heure, fini... on y est triste.

ROSSIGNOL. Jusqu'à Charlemagne.

MANITOU. Pauvre vieux! (*Il va lui frapper sur l'épaule.*) Dis donc, Charlemagne... Hé?

CHARLEMAGNE, *sortant de sa rêverie.* De quoi?

MANITOU. C'est aujourd'hui lundi.. On travaille jusqu'à deux heures. Est-ce que tu ne viendras pas avec nous aux Acacias en écraser un grain?

CHARLEMAGNE, *sombre.* Boire! non, j'ai pas soif...

ROSSIGNOL. Tu veux rester ici?

CHARLEMAGNE. Oui.

MANITOU. A t'ennuyer?

CHARLEMAGNE. Si ça m'amuse de m'ennuyer, si ça me divertit... Je suis libre, non d'une précelle.

MANITOU. Voyons, ne te fâche pas.

CHARLEMAGNE, *frappant sur la table.* Cré nom d'un chien! (*Il reprend sa position première et tourne le dos aux autres personnages.*)

ROSSIGNOL. (*Il reprend sa place à l'établi.*) Décidément, ça va mal... Dire que depuis sept jours, v'là comme ça se joue rue Saint-Martin.

## SCÈNE II.

LES MÊMES, CLIQUET.

CLIQUET, *entrant et chantant.*

Et zig et zog,  
Et lic et lac.

MANITOU. Ah! v'là Cliquet.

PINGOT. C'est le seul qui nous déride un brin... Il chante toujours, ce gamin-là...

CLIQUET. Bonjour, les autres... Je suis un peu en retard... Tiens! quoi donc qu'il a, Charlemagne?...

PINGOT. Taib-toi, moutard... Il a du char-grin.

MANITOU. Tu sais bien que lui et le patron, c'est comme qui dirait les deux doigts de la main... Le patron pleure, Charlemagne y correspond.

CLIQUET. Tiens!.. et moi qui lui ai chipé sa cisoire, histoire de lui faire une farce... Je vas lui rendre... Dites donc, Charlemagne... v'là votre cisoire...

CHARLEMAGNE, *brusquement.* Merci... (*Redonnant un vigoureux coup de poing sur*

*la table.*) Cré nom d'un chien! cré nom d'un chien!!

ROSSIGNOL. Il ne dit que ça depuis sept jours.

CLIQUET. Ça a remplacé une supposition. Attendez, je vas le faire rire... Voyons, papa Charlemagne... On le fait donc à la tristesse... Allons, allons, une petite risette à son petit Cliquet, tout de suite... là... ça vient.

CHARLEMAGNE. J'ai pas envie de rire, morceau d'homme. Cré nom d'un chien!!

CLIQUET. Ça devient une maladie. Ah! à propos, les autres, que je vous raconte donc! une histoire de revenants, rien que ça.

MANITOU. Allons donc!

CLIQUET, *appuyé sur la chaise du premier Ouvrier.* Vous savez qu'en ma qualité d'apprenti je couche à côté?

ROSSIGNOL. Eh bien... après!

CLIQUET. Attendez donc! Figurez-vous que cette nuit, j'entends un bruit de pas; je ne fais ni one ni deux, je saute à bas de mon lit, et je regarde à travers le trou de la serrure...

MANITOU. Et tu vois!

CLIQUET. Attendez donc! Je vois, mais là de mes deux yeux, un fantôme blanc qui tenait une lampe et qui parlait tout seul... Et ce qu'il ya de drôle, c'est que le fantôme ressemblait comme deux gouttes d'eau, devinez à qui?... à la bourgeoise... mame Etienne!

MANITOU. Nigaud! puisque la bourgeoise n'est plus ici depuis que le patron l'a trouvée chez Causette.

PINGOT. En v'là une histoire!

CLIQUET. Je sais bien.

ROSSIGNOL. Et tu n'es pas entré? Fallait donc entrer.

CLIQUET. Ma foi, j'ai eu peur, je me suis recouché, et j'ai fourré ma tête dans mes draps.

MANITOU. Capon!

CLIQUET. Dam! le fantôme avait des lettres, des papiers! il venait, il allait...

MANITOU. Tu as rêvé ça.

ROSSIGNOL. Tu avais le cauchemar... v'là tout.

CLIQUET. Mais quand je vous dis...

PINGOT. Silence! v'là le patron!

CHARLEMAGNE, *se levant.* Etienne!

CLIQUET. Oh! comme il est changé!

ENSEMBLE.

Air: *Adieu, mademoiselle.* (Geneviève)

C'est Etienne... il s'avance;

A voir cette pâleur,

Ces larmes, ce silence,

Pour lui plus de bonheur!

*Manitou et Rossignol sortent; Cliquet travaille à gauche, Pingot à droite.*

## SCÈNE III.

LES MÊMES, ÉTIENNE.

(Musique. Etienne, sans même voir les autres personnages, s'est arrêté au milieu du théâtre.)

ROSSIGNOL, à part. Pauvre patron !  
CLIQUET, à part. C'est drô!... je n'ai pas envie de rire...

ÉTIENNE. Charlemagne! ta main!  
CHARLEMAGNE. Étienne, mon vieux... toutes ces pensées-là, ça te remue le sang... et v'là tout!... ne pense plus...

ÉTIENNE. Ne plus penser!... mais tout ici me parle d'elle... Tiens, Charlemagne, c'est ici qu'elle venait toujours s'asseoir, et la première fois qu'elle m'est apparue, elle travaillait... assise devant cette fenêtre... et moi, je la regardais...

CHARLEMAGNE. Voyons, du courage... du courage !

ÉTIENNE. Du courage... j'en ai. Tiens, je vais travailler. (Il prend des outils, puis les repousse.) Non, non... je ne peux pas... je ne peux pas...

CHARLEMAGNE. Mon ami!...

ÉTIENNE. Tu ne sais pas... je vais te le dire, à toi; elle est ici!

CHARLEMAGNE. Qui ça ?

ÉTIENNE. Elle... Louise...

CHARLEMAGNE. Louise...

ÉTIENNE. Oui... ne le dis pas. M. Bernard est venu hier, il m'a conjuré de la laisser, de la souffrir chez moi. Elle a pris la chambre de son père.

CHARLEMAGNE. Elle est ici!...

ÉTIENNE. Silence, Charlemagne! si on le savait, on dirait que je suis un lâche... C'est que, vois-tu, je suis un ouvrier, un orphelin; et Louise c'est toute ma famille, c'est tout mon bonheur... et puis M. Bernard le voulait. Je ne parlerai pas à Louise; oh! non, je ne la regarderai pas; mais elle sera ici, comme le bon ange de l'atelier.

CHARLEMAGNE. Mais tu oublies donc qu'elle t'a quitté!

ÉTIENNE, lui prenant la main. Charlemagne...

Ais :

Quand vient l'hiver... et vite  
Pour chercher le printemps,  
L'hirondelle nous quitte,  
Nous quitte pour longtemps.  
Elle revient : l'aurore  
Nous la rend... et ce jour,  
On peut nous voir encore  
Sourire à son retour.  
Nous aimons l'hirondelle  
Qui revient au beau jour,  
Et Louise est comme elle.  
Comme elle... de retour !

CHARLEMAGNE, à part. Allons, la machine

se détraque; il parle d'hirondelles, à c't'heure; ah! si je tenais l'autre pierrot; c'est lui qui ne s'envolerait pas; et dire que ce goddeureau-là ne me tombera pas entre les mains; Charlemagne, mon fiston, t'as pas de chance.

## SCÈNE IV.

LES MÊMES, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC, sur le seuil, son chapeau d la main. M. Étienne Durand?

ÉTIENNE, à part. C'est lui!

CHARLEMAGNE, à part. C'est le fadard!... ah! crê nom d'un chien!...

FRÉDÉRIC. Je voudrais vous parler, monsieur Durand.

ÉTIENNE. Mes amis, laissez-nous... laissez-moi, Charlemagne.

CHARLEMAGNE. Tu va faire des bêtises... je sens ça... et je reste.

ÉTIENNE. Non, non... laisse-moi... je le veux.

CHARLEMAGNE. Ah! c'est comme ça... eh ben!... j'y serai tout de même!

ÉTIENNE.

Ais :

Mes amis, revenez dans une heure.  
Adieu.

CHARLEMAGNE, à part.  
Moi, je veux tout savoir.

ÉTIENNE.

Tol, laisse-nous.

CHARLEMAGNE, à part.

Ici je demeure

Les ouvriers se retiront. — Charlemagne entre furtivement dans la chambre à droite.

Pour les entendre et les voir.

## SCÈNE V.

FRÉDÉRIC, ÉTIENNE.

ÉTIENNE. Vous vous êtes bien fait attendre, monsieur; mais je comptais sur votre visite. Je vous laisse le choix des armes.

FRÉDÉRIC. Monsieur Étienne, ce n'est pas pour un duel que je viens ici!

ÉTIENNE. Et quel autre motif?

FRÉDÉRIC. Je viens me condamner et justifier Louise.

ÉTIENNE. La justifier!

FRÉDÉRIC. Ces lettres, écrites par elle, je les lui ai fait rendre... lisez-les... et vous rendrez justice à ce cœur que vous méconnaissez.

ÉTIENNE. Et ces vingt mille francs, monsieur... la dot de Louise... cet argent venait de vous.

FRÉDÉRIC. Sur l'honneur, j'ignorais cela... sur l'honneur, cet argent ne vient pas de moi.

ÉTIENNE. Vous pensiez payer mon silence, n'est-ce pas?

FRÉDÉRIC. Monsieur! (Se calmant.) Tenez, parlons avec calme, sans colère.

ÉTIENNE. Vous voulez la justifier? Eh bien, dites-moi tout, parlez, monsieur, je vous écoute.

FRÉDÉRIC. Sachez donc... apprenez donc... (A part.) Que vais-je faire? Ce secret, c'est celui de mon père... Le trahir... oh! non, jamais!

ÉTIENNE. J'attends, monsieur.

FRÉDÉRIC. Je ne puis parler.

ÉTIENNE. Vous vous taisez!... Ah! je le savais bien, moi!...

FRÉDÉRIC. Mais ma parole...

ÉTIENNE. Je n'y crois pas. C'est une autre satisfaction que je veux, que j'exige... c'est un duel...

FRÉDÉRIC. Un duel! (A part.) Louise, ma sœur, c'est ma vie qu'il faut pour ton bonheur... Je te la donne.

ÉTIENNE. Eh bien, monsieur?

FRÉDÉRIC, froidement. J'accepte.

ÉTIENNE. Le pistolet.

FRÉDÉRIC. Soit, le pistolet.

ÉTIENNE. Dans une heure.

FRÉDÉRIC. Dans une heure, soit.

ÉTIENNE. Merci, monsieur.

### SCÈNE VI.

LES MÊMES, CHARLEMAGNE, feignant d'entrer du fond.

CHARLEMAGNE. Bonjour... Tiens! vous v'là l'encore là? Ça se trouve bien. (Gaie-ment.) J'aurais à vous communiquer une chose d'importance, monsieur Frédéric.

FRÉDÉRIC, étonné. A moi?

ÉTIENNE. Toi?

CHARLEMAGNE. Tiens! pourquoi donc que je causerais pas à monsieur?... J'ai un petit service à vous demander.

FRÉDÉRIC. Je suis tout à vous, mon garçon.

ÉTIENNE, bas à Frédéric. Je vais chercher des armes. Je vous retrouverai chez vous?

FRÉDÉRIC. Chez moi.

ÉTIENNE, près de la porte de droite. Dans une heure?

FRÉDÉRIC. Dans une heure.

### SCÈNE VII.

FRÉDÉRIC, CHARLEMAGNE.

(A la sortie d'Etienne, Charlemagne est allé vivement fermer la porte et met la clef dans sa poche.)

FRÉDÉRIC. Je vous écoute, mon brave... Faites vite.

CHARLEMAGNE. Oh! nous avons le temps.

FRÉDÉRIC. Pas trop; j'ai dix minutes à vous donner.

CHARLEMAGNE. C'est cinq de trop. (Apportant deux chaises au milieu du théâtre.) Donnez-vous donc la peine de vous asseoir, sans vous commander, et puis, couvrez-vous, sans façon.

FRÉDÉRIC, d part. Quelle politesse!

CHARLEMAGNE, assis près de lui. Eh ben?

FRÉDÉRIC. Eh bien?

CHARLEMAGNE. C'est donc décidé?

FRÉDÉRIC. Quoi?

CHARLEMAGNE, lui frappant familièrement sur l'épaule. Ne faites donc pas le finot... C'est pour dans une heure le... chassez croisez.

FRÉDÉRIC. Vous avez entendu?

CHARLEMAGNE. Tout!

FRÉDÉRIC. Eh bien?

CHARLEMAGNE, très-souriant. Oh! rassurez-vous... vous le tuerez... Etienne, c'est pas un malin pour ajuster ses semblables et leur z-y envoyer de ces pruneaux en plomb qui se digèrent pas... Il ne sait manier que ses outils... Oh! soyez paisible, vous le tuerez... ça fera pas un pli.

FRÉDÉRIC. Où voulez-vous en venir?

CHARLEMAGNE. Prenez donc patience... les cinq minutes sont pas écoulées! Je vas vous dire... une supposition: Etienne, c'est moi; c'est même mieux que moi, vu que je suis bête comme un pot; mais Etienne, faut pas entamer ça!... Et entre nous, là, je veux pas que vous vous battiez avec lui; c'est une idée que j'ai comme ça.

FRÉDÉRIC. Ah! c'est une idée que...

CHARLEMAGNE. Oui, c'est bête, mais c'est comme ça.

FRÉDÉRIC. Vous ne voulez pas!

CHARLEMAGNE. Non!

FRÉDÉRIC. Et voilà le petit service que vous aviez à me demander?

CHARLEMAGNE. Oui, et comme vous êtes un bon zig, vous vous empresserez de me le rendre. (Frédéric veut se lever; Charlemagne le fait rasseoir.) Bougez donc pas... faites comme chez vous!... Entre z'amis faut pas se gêner!

FRÉDÉRIC, se levant. Adieu, monsieur Charlemagne.

CHARLEMAGNE, se levant aussi et replaçant les chaises. Minute! on ne sort pas!... D'ailleurs, la porte est fermée, et v'là la clef dans ma poche!... Encagé à l'instar des serins et autres moigneaux francs!... Ça vous la coupe un brin, ça, pas vrai?

FRÉDÉRIC. Mais que voulez-vous?

CHARLEMAGNE. Ce que je veux? Je veux vous ôter l'envie et les moillens physiques de détériorer mon ami... Ce que je veux? Je veux que nous nous trempions une soupe tous les deux, mais là, dans le soigné! Vous devez savoir la savate! c'est une science qui se cultive dans la haute... Allons, le pied à la hauteur de l'œil! Nous allons nous accommoder ça gratis... Quand on est Français et ferré sur la savate, l'affaire pent toujours s'arranger! Habit bas! donnons-nous de



l'air! (*Il ôte sa veste, la pose sur l'établi de gauche.*)

FRÉDÉRIC. Vous abusez de ma patience!

CHARLEMAGNE, *avec un sentiment comique* (1). Ah! je n'ai qu'un ami, qu'est, avec mon chien, ce que j'aime le plus au monde, et tu veux me l'envoyer *ad patres* ou ailleurs!... Un duel, c'est une partie de plaisir pour vous autres!... On va *aux bois* de Boulogne, on tue son homme en guise d'absinthe, et puis on se la rince chez le manezingue de la porte Maillot, avec les témoins... On déjeune, connu! Eh ben, mon petit, ces beefsteaks-là ne te feront pas mal au larynx... En attendant, je vas toujours te servir le café... Servez... pas de crème, là!... boum!

FRÉDÉRIC. Charlemagne!

CHARLEMAGNE. Allons, à toi le premier coup de poing; mais gare si j'ai le second... j'enfonçe les têtes de bois pour deux sous dessus le boulevard, et j'amène mille avec te pouce!...

FRÉDÉRIC. Charlemagne!...

CHARLEMAGNE. Ah! vous avez des gants blancs... Faut pas faire le malin! j'en ai aussi, moi, je vas les mettre! (*Il met ses gants déchirés du second acte.*) C'est ceux de l'autre fois... Je disais bien qu'ils me réserveraient!

FRÉDÉRIC. Monsieur Charlemagne...

CHARLEMAGNE. De quoi?

FRÉDÉRIC, *froidement, le dos appuyé sur l'établi et regardant Charlemagne, qui prend la même position en s'appuyant et se dandinant sur le dos d'une chaise, en face de lui.* Savez-vous ce que l'on dira demain?

CHARLEMAGNE. Non... quoi qu'on dira?

FRÉDÉRIC. On dira ceci: Charlemagne, oh! c'est un gaillard très-fort à coups de poing, mais... c'est un insigne poltron!

CHARLEMAGNE, *hors de lui.* Un poltron!... mille tonnerres!...

FRÉDÉRIC. Il n'a pas osé se battre loyalement et franchement en duel.

CHARLEMAGNE. Oui, pour que vous m'enfilez comme un rognon brochette!... Merci! je sors d'en prendre!

FRÉDÉRIC. On dira enfin: Ce Charlemagne, si fanfaron, si vantard, eh bien... il a eu peur de mourir!

CHARLEMAGNE, *quittant la place.* Peur! moi?... je connais pas ce légume-là!... J'en mange pas.

FRÉDÉRIC. Voilà ce que l'on dira demain.

CHARLEMAGNE. Eh ben, non, mille yeux! on ne dira pas ça... Les cinq minutes passent... Dans dix, je serai en bas à vous attendre... J'ai à la maison deux coupe-choux que j'ai achetés à deux municipals qui se re-

tiraient du commerce quand l'autre gouvernement a fait de mauvaises affaires... Je vas les chercher.

FRÉDÉRIC. Et moi, dans dix minutes, je serai en bas... Adieu, monsieur Charlemagne.

CHARLEMAGNE, *avec émotion.* Mon pauvre Etienne, mon amitié t'aura donc servi à quelque chose. Voyez-vous, monsieur Frédéric, quoique fadard, vous devez avoir un peu de ça sous la mamelle... Eh ben, un jour où l'autre ça vous vexera de m'avoir fait passer le goût du pain... Mais je veux que vous me tuiez... j'y tiens, à c't'heure... C'est ma vengeance!...

AN: *L'artiste.*

Vous me tuez!... en somme  
On verra qu'ai pas peur,  
La mort d'un honnête homme  
Ça reste sur le cœur.  
Le remords qui va naitre  
Saura nous venger tous.  
Vous me tuez, mon maître!  
Ça s'ra bien fait pour vous.

Et maintenant, les cinq minutes sont passées... Fini de causer... Je vas vous ouvrir la porte.

FRÉDÉRIC, *à part.* Allons, j'aime mieux être tué par ce gaillard-là que par l'autre.

CHARLEMAGNE. La cage est ouverte... Vous pouvez vous déguiser en cerf pour dix minutes.

FRÉDÉRIC. Monsieur Charlemagne, vous êtes un brave et honnête garçon.

CHARLEMAGNE. Est-ce que vous voulez m'emprunter de l'argent?... J'ai pas un radis!

FRÉDÉRIC. Que Dieu décide entre nous.

CHARLEMAGNE. Tiens, c'est vrai, an fait... un coup de maladroït... je peux vous envoyer ça en plein.

FRÉDÉRIC, *souriant.* Parbleu!... Mais quoi qu'il advienne, monsieur Charlemagne, voulez-vous... voulez-vous me donner la main?

CHARLEMAGNE. Oh! j' suis pas fier, moi... tenez, la v'là!...

ENSEMBLE.

Allons, sans plus attendre,  
A ce duel sachons nous rendre,  
Et surtout gardons-nous  
D'oublier notre rendez-vous.

## SCÈNE VIII.

CHARLEMAGNE, puis LOUISE.

CHARLEMAGNE, *sur le seuil, au fond, criant.* Dans dix minutes!... heure militaire!... Ah! à c't' heure je suis heureux!... Il me va assez ce petit-là! Je vas vite chercher les coupe-choux de mes cipals!...

LOUISE, *paraissant à la porte de gauche.* Charlemagne!

CHARLEMAGNE, *à part.* La patronne!... Pourvu qu'elle n'ait rien entendu.

LOUISE. Etienne n'est pas là?

(1) Charlemagne, Frédéric.

CHARLEMAGNE. Non... vous pouvez entrer!... Voyons, ne tremblez donc pas... Il ne vous mangera pas. (*A part.*) Bonne petite pâte de femme, va!... Je peux pas encore me figurer qu'elle soit coupable!...

## SCÈNE IX.

LES MÊMES, ÉTIENNE, *entrant par la porte de droite.*

LOUISE, *à part.* Etienne!

ÉTIENNE, *à part.* Louise!

CHARLEMAGNE, *bas à Louise.* Allons, tâchez de vous rabobiner... et surtout ne retournez pas rue Bréda, c'est un pays malsain... (*Haut.*) Adieu, Etienne!... (*A part.*) Allons vite chercher les coupe-choux... et en avant la contredanse avec le petit.

## ENSEMBLE.

AIR :

Il faut en ces lieux  
Nous laisser tous deux.  
Les  
Puisse le destin  
Faire enfin  
Notre chagrin.

## SCÈNE X.

LOUISE, ÉTIENNE.

LOUISE. Je vous remercie, Etienne, d'avoir bien voulu me permettre de rentrer dans cette maison. Les apparences m'accusent, et pourtant, si vous saviez...

ÉTIENNE. Louise! oh! tenez, je sens que je vous aime trop pour rester ainsi immobile et insensible à votre vue. J'oublierai le passé, mais je veux...

LOUISE. Quoi donc?

ÉTIENNE. Ces lettres, que ce Frédéric vous a rendues, je veux les lire... Louise, me les refuserez-vous?

LOUISE, *avec joie.* Oh! je vais vous les donner... Les voici! les voici! (*Elle les cherche sur elle.*) Mon Dieu! Mais... je ne les ai plus ces lettres... je ne les ai plus!

ÉTIENNE. Ah! vous me trompez encore!

LOUISE. Etienne!

ÉTIENNE. Vous n'osez pas me les montrer, vous avez peur, car elles vous condamnent.

LOUISE. Mon Dieu, mais je les avais, vous dis-je; on me les a prises... on me les a volées! Etienne, ces lettres, je vous jure que je les avais. (*On entend sonner deux heures.*)

ÉTIENNE. Plus de mensonge! Silence, on vient.

LOUISE. Oh! mon Dieu!

## SCÈNE XI.

LES MÊMES, PINGOT, MANITOU, ROSSIGNOL, CLIQUET.

PINGOT. Nous v'la, patron... Deux heures viennent de sonner à Saint-Méry... C'est lundi... et vous savez...

ÉTIENNE. Oui, oui, c'est le lundi des ouvriers, on s'amuse... Et moi aussi, je veux m'amuser comme vous. À la barrière! camarades, c'est moi qui régale! Nous danserons, pas vrai?... (1)

LOUISE. Mon Dieu! je ne sais ce que j'éprouve.

ÉTIENNE, *avec une exaltation fiévreuse.* C'est le lundi des ouvriers; il faut que le travail chôme ce jour-là! Mais où donc est Charlemagne? C'est un joyeux compagnon qui nous manque! Venez, camarades, je me sens en humeur de rire et de boire comme vous.

LOUISE. Etienne, à moi!

PINGOT. Patron, regardez donc!.. la bourgeoise...

LOUISE. Etienne! (*Tout le monde l'entoure.*) Etienne, ne me quittez pas... Vous ne me quitterez pas, dites! C'est de là... de cette chambre (*elle montre la chambre à gauche*), c'est de là, vous dis-je, que vient ce pouvoir qui brise mes forces... et... ma volonté!

MANITOU, *allant à la porte.* La porte est fermée!

CLIQUET. Faut-il l'enfoncer, patron?

ÉTIENNE. Non... elle... Louise d'abord... Sauvons-la!

LOUISE, *luttant contre le sommeil.* Ne me quittez pas... Non, non, je ne veux pas... Ce sommeil... il me domine... c'est impossible... je ne veux pas... je ne veux pas! (*Elle retombe assise et sans force.*)

ÉTIENNE. Mon Dieu! Mais c'est la mort! (*La porte fermée s'ouvre. — Bernard paraît.*)

BERNARD. Non, c'est le sommeil et la vérité!

## SCÈNE XII.

LES MÊMES, BERNARD (2).

TOUS. Le docteur!

ÉTIENNE. Monsieur Bernard... sauvez-la!

BERNARD. Soyez sans crainte, Etienne, Dieu seul pouvait sauver Louise, Dieu seul pouvait montrer à tous qu'elle est digne de vous. Il l'a fait... Écoutez, c'est lui qui va parler. (*Les ouvriers font un mouvement pour sortir.*) Restez... restez tous, mes amis... il faut que la justification soit publique.

ÉTIENNE. Mais qu'est-ce donc?

BERNARD. Vous allez le voir : Louise, ces lettres vous ont été remises? (*Louise fait signe que oui.*) Par Frédéric?... (*Même signe.*) Mais il me les faut, ces lettres... il me les faut, entendez-vous?

LOUISE, *dans un état de somnambulisme.*

(1) Cliquet, les ouvriers au fond, Etienne, Louise, Pingot.

(2) Cliquet, les ouvriers derrière Etienne, Bernard, Louise, assise près de l'établi.

— *Se levant.* Chut!.. Vous ne savez pas... on me les aurait volées, et je les ai cachées, bien cachées! personne... personne ne les trouvera pour me les prendre.

BERNARD. Où sont-elles?

LOUISE. Je puis vous le dire, à vous, bon docteur. Là, derrière ce portrait de ma mère... Mais ne le dites pas! (*Cliquet, sur un signe de Bernard, va chercher les lettres.*)

CLIQUET. Les voilà. (*Il les donne à Etienne.*)

LOUISE. Vous ne les rendez, docteur; vous seule ne m'avez pas abandonnée quand tout le monde me soupçonnait.

BERNARD, à Etienne. Eh bien, ces lettres?

ETIENNE. Prouvent que Louise est digne de nous; mais pourquoi aller chez Causette?

LOUISE, d'une voix brève. Pourquoi?... Parce que Causette m'avait dit: « Viens, tu les auras. » Ma première faute était bien légère. Mais Etienne, je voulais qu'il n'en ait rien. Causette vous dira tout. Tenez... elle vient... je l'entends... elle monte l'escalier!

BERNARD. Causette! (*Mouvement général d'étonnement.*)

LOUISE, souriant. Oh! c'est étrange!

ETIENNE. Ce sourire?

LOUISE. Vous ne savez pas... Causette... elle est mariée.

TOUS. Mariée?

LOUISE. Oui... avec ce jeune homme... Elle vient... oh! comme elle monte vite... Tenez, elle va frapper... la voilà! (*Trois petits coups frappés à la porte. — Musique gaie annonçant Causette.*)

### SCÈNE XIII.

LES MÊMES, CAUSETTE, en mariée, inondée de fleurs d'oranger.

CAUSETTE. Me voilà! oh! je suis-t'y essoufflée! Me trouvez-vous gentille comme ça?

BERNARD. Chut!

CAUSETTE. Quoi donc?

BERNARD. Regardez.

CAUSETTE, voyant Louise endormie. Ah!

LOUISE. Eh bien, Causette, tu es donc mariée?

CAUSETTE. Dam... à peu de chose près. (*Aux autres.*) Comment sait-elle ça?... je n'ai pas envoyé de billets de faire part.

LOUISE. Tu seras heureuse, Causette... et... tu mérites le bonheur... car tu es une bonne fille... tu seras heureuse, toi!

BERNARD. Vous aussi, Louise, si vous aimez Etienne...

LOUISE. Si je l'aime! Et vous demandez si je l'aime... Etienne...

AIR:

Où donc est-il?

BERNARD.

Près de vous.

LOUISE.

Ah! sans doute,

C'est Etienne... oui... je le vois...

Oh! parle... parle... je t'écoute...

ETIENNE.

Louise!

LOUISE.

Oh! oui... c'est bien sa voix.

Il a douté de mon amitié même.

A lui mes serments et ma foi.

A nous deux le bonheur suprême.

Mon mari... mon frère je l'aime,

Ami, ne doute plus... crois-moi,

Celui que j'aime...

ETIENNE.

Eh bien!

LOUISE.

C'est toi.

ETIENNE.

Oh! parle encore.

BERNARD.

Avec suprême!

LOUISE, tendant la main à Etienne.

Ce que j'aime... c'est toi... c'est toi!

BERNARD. Enfin!..

CAUSETTE. Elle était innocente comme l'enfant qui fait ses dents!... Et voilà comme on nous soupçonne, nous autres faibles femmes!

LOUISE, en proie à une grande agitation. Monsieur Bernard! monsieur Bernard!

BERNARD. Qu'a-t-elle donc?... Cette agitation...

LOUISE. Frédéric... Il est perdu... il est perdu, vous dis-je... il va mourir.

BERNARD. Frédéric!

LOUISE. Il est dans la rue... je le vois... il en est temps encore. Causette, fais-lui signe de monter... avant que Charlemagne ne puisse le voir...

CAUSETTE, à la fenêtre. Psit... Arrivez donc... on a besoin de vous... Il a compris... il vient...

LOUISE, heureuse. Ah!... pardonnez-lui, monsieur Bernard... Et vous, Etienne, pardonnez-lui de même...

BERNARD. Elle nous donne ce saint exemple... Croyez-moi, Etienne, tendons la main à Frédéric.

LOUISE. Il se presse... L'entendez-vous?... Tenez... c'est lui. (*On frappe. — Forté à l'orchestre à l'entrée de Frédéric.*)

### SCÈNE XIV.

LES MÊMES, FRÉDÉRIC.

CAUSETTE. Le voilà!

BERNARD. Approches, monsieur Frédéric. Louise est sauvée. Je puis tout oublier.

LOUISE. Etienne, me refuserez-vous?... ne tendrez-vous pas la main à M. Frédéric!...

ETIENNE. Vaisi ma main, monsieur.

## SCÈNE XV.

LES MÊMES, CHARLEMAGNE (1).

CHARLEMAGNE. Cré nom d'une pipe! vous voulez donc me faire peur, vous?...

BERNARD. Chut!

LOUISE. Docteur, c'est vous qui avez fait tout cela... comme ces vingt mille francs, c'est vous qui...

ÉTIENNE. Comment, M. Bernard?...

BERNARD. C'est la dot de Louise...

LOUISE. Ah! votre main, docteur, votre main, pour tout le bien que vous avez répandu dans cette maison... Ah! mon Dieu! cette main... Oh! le voile mystérieux se déchire...

TOUS. Qu'a-t-elle donc?

LOUISE. Je vois, je lis dans le passé... Je sais pourquoi vous m'aimiez ainsi; ce secret... ma mère... Ah! vous êtes...

BERNARD. Silence!... silence! Louise, et réveille-toi.

LOUISE, se réveillant péniblement. M. Bernard, ici! Etienne!...

ÉTIENNE. Oui, Etienne, qui vous demande pardon de vous avoir méconnue... Etienne, qui vous conjure d'oublier tout, Louise, excepté son amour, excepté son repentir...

LOUISE. Et Causette qui pleure...

CAUSETTE. Ah! sapristi!... Je pleure que j'en ai envie d'éternuer...

LOUISE. Tous, vous me souriez... vous semblez heureux, qu'est-ce donc, et que s'est-il donc passé?...

BERNARD. Vous saurez tout demain.

FRÉDÉRIC. Adieu, mon père.

BERNARD. Où allez-vous?

FRÉDÉRIC. Où l'on se bat...

CHARLEMAGNE, qui est redescendu en scène après le réveil de Louise. Chez les bédouins... envoyez moi-en un petit... on dit que ça s'apprivoise.

CAUSETTE, qui est revenue près de Louise lorsqu'elle s'est réveillée. Bravo! Frédéric, faites-vous pion-pion!...

FRÉDÉRIC. Allons... qu'elle soit heureuse... Avant mon départ, serez-vous le seul, mon père, qui ne me tende pas la main? (Bernard lui tend la main, Frédéric la lui embrasse.) Merci, mon père, merci... Je reviendrai digne de vous, ou je ne ne reviendrai pas...

SOSTHÈNE, entrant et se plaçant près de Causette, à sa gauche. Chère amie, me voilà... Frédéric, il s'en va?...

(1) Cliquet, Causette, Etienne, Frédéric, Charlemagne, un peu derrière Bernard, Louise, les ouvriers groupés à gauche.

CAUSETTE. Tiens! c'est mon époux.

SOSTHÈNE. Madame Dumolard, votre voiture vous attend...

CAUSETTE. Ça se trouve bien... je meurs de faim...

SOSTHÈNE. Encore!... mais ce n'est pas une femme que j'ai épousée... c'est la girafe du jardin des Plantes...

CHARLEMAGNE. Tiens... c'est Dumolet... ça va bien?...

SOSTHÈNE. Charlemagnikof... pas mal... merci.

ÉTIENNE. Et dire que nous ne pouvons rien vous donner en échange de ce bonheur que vous nous apportez...

BERNARD. Si vraiment... Et c'est Louise seule qui peut acquitter cette dette.

LOUISE. Moi?

BERNARD. Louise... voulez-vous... voulez-vous me permettre de vous appeler ma fille?...

LOUISE. Mon père...

BERNARD, à part. Son père... Thérèse... est-tu contente notre secret est gardé et ta fille est heureuse.

LOUISE. Mon bon père!

ÉTIENNE. Notre ami, toujours.

LOUISE. Par vous, nous avons le bonheur...

BERNARD. Le bonheur!... oui, mes enfants, car vous avez la conscience, la famille et le travail.

TOUS. Vive M. Bernard!

CLIQUET, qui s'est approché à droite de Causette. C'est vot' nocce, mamzelle Causette... Je vous retiens pour la première.

CAUSETTE. Accepté!... Il est gentil ce petit bonhomme.

SOSTHÈNE. Encore l'apprenti... Causette, je vous défends...

CAUSETTE. Taisez-vous, ou je vous... Ah! sapristi!...

SOSTHÈNE. Quoi donc?...

CAUSETTE. Dire qu'à présent je ne peux plus changer...

SOSTHÈNE. Merci!

FINAL.

LOUISE ET CAUSETTE, au Public.

Nous venons ici

Pour implorer votre merci.

Donnez un bravo,

Fidèle écho.

Vite un bravo!

Messieurs, n'allez pas

Attrister, hélas!

Ce jour

D'amour.

Ici revenez tous.

Applaudissez-nous;

Et ce bonheur-là,

Dieu qui le verra

Vous le rendra.

PIN.

S'adresser, pour la musique, à M. Kriemel, chef d'orchestre au théâtre des Délassements-Comiques.

Paris. — Imprimerie Dandoy-Dupré, rue Saint-Louis, 44, au Marais.